

H. Spielhofer

## Subjektivität und Sprache (1. Teil)

### Ein Beitrag zum Wissenschaftsverständnis in der Psychotherapie

**Zusammenfassung** Diese Arbeit stellt einen Versuch dar, die Diskussion um eine wissenschaftliche Fundierung der Psychotherapie weiterzuführen. Dabei soll vorerst eine Abgrenzung gegenüber den empirischen Wirksamkeitsstudien erfolgen, die derzeit im Zusammenhang mit der gesetzlichen Normierung und der Finanzierung der Psychotherapie durch die Sozialversicherung in Österreich aktuell gewordenen sind. Entgegen der Auffassung eines einheitswissenschaftlichen Konzepts, soll hier Erfahrungswissenschaft nicht gleichgesetzt werden mit empirisch-nomologischer Wissenschaft. Psychotherapie wird hier als nicht-nomologische, hermeneutische Erfahrungswissenschaft dargestellt, in der das Erkenntnisverfahren seine Legitimität ausschließlich aus dem Dialog zwischen Therapeut und Klient bezieht und nicht aus der Überprüfung von Hypothesen anhand von Tatbeständen, bzw. aus der Erklärung dieser Tatbestände durch allgemeine Gesetzesaussagen. Vor allem anhand der Psychoanalyse sowie ansatzweise anhand der klientenzentrierten Psychotherapie, soll aufgezeigt werden, wie Psychotherapeuten ihre Erkenntnisse gewinnen und verifizieren und wie diese Annahmen in ein theoretisches Konzept eingebunden und systematisiert werden. Dabei wird neben S. Freud und C. R. Rogers vor allem auf J. Habermas und A. Lorenzer Bezug genommen, die zu einer wissenschaftstheoretischen Fundierung der Psychoanalyse wesentlich beigetragen und die versucht haben, die in den „biologistischen“ Formulierungen der Metapsychologie Freuds bereits enthaltenen interaktionistischen Momente herauszuarbeiten und im Lichte neuerer Theorien sozialer Interaktion sowie kritischer Sozialwissenschaften zu erweitern.

**Schlüsselwörter:** Wissenschaftstheorie, Hermeneutik, Psychoanalyse, klientenzentrierte Psychotherapie, Metapsychologie, Handlungssprache.

#### **Subjectivity and language (1st part)**

#### **A contribution to the comprehension of science in psychotherapy**

**Abstract** This article is an attempt to contribute to the discussion about the scientific basement of psychotherapy. At first there shall be made a differentiation to the empirical studies of effectiveness, which have become topical in connection with the legal standardization and the financing of psychotherapy by the social institutions in Austria. In contrary to the view of science as homogen, empirical science should be considered in a different way than natural science. Psychotherapy shall be considered as a non-nomological, hermeneutic empirical science, in which the procedure of scientific finding gets its legitimacy only from the dialogue between therapist and client and not from the examination of hypothesis based on facts or from the explanation of this facts by general scientific laws. Mainly with psychoanalysis and to some extent also with client-centered psychotherapy as main examples, the process of how psychotherapists come to their findings, how they verify them, and build a systematic theory upon them shall be shown. Beside to S. Freud and C. R. Rogers there will be especially referred to J. Habermas and A. Lorenzer, who made an essential contribution to the epistemological foundation of psychoanalysis and who tried to develop the interactionistic aspects, which are already included in the "biological" formulations of Freud's metapsychology, and to extend them in the light of new theories of social interaction and of critical social sciences.

**Keywords:** Metascience, hermeneutics, psychoanalysis, client-centered psychotherapy, metapsychology, action language.

#### **Subjectivité et langage (1<sup>e</sup> partie). Une contribution à l'épistémologie de la psychothérapie**

**Résumé** Le présent travail tente de prolonger le débat concernant les fondements épistémologiques de la psychothérapie. Il délimite d'abord cette dernière par

rapport aux études d'efficacité de type empirico-scientifique qui ont acquis une actualité toute particulière dans le contexte de la réglementation

légale de la psychothérapie en Autriche et du financement des thérapies par les caisses d'assurance maladie. A la différence de ces aspects, on va tenter de montrer comment les psychothérapeutes acquièrent et vérifient leur savoir et comment leurs hypothèses sont intégrées à un concept théorique et systématisées. Pour ce faire, on se référera surtout à la psychanalyse et présentera des exemples tirés de la psychothérapie centrée sur le client.

La controverse opposant les approches adoptées par les sciences naturelles et les sciences humaines acquiert une valeur paradigmatique dans le domaine de la psychothérapie car, ici, cause et intention, nature et culture se recoupent. Le travail esquisse donc d'abord les problèmes liés à une recherche en psychothérapie de type empirico-analytique; il tente ensuite de démontrer qu'il faut absolument donner des bases à la psychothérapie en tant que discipline empirique, critique et herméneutique. C'est avant tout l'élaboration d'une nouvelle méthode, basée sur une libre auto-présentation du patient et l'acquisition d'un savoir herméneutique, qui a permis à S. Freud de cerner un nouvel objet de recherche. En tentant de conceptualiser les expériences qu'il avait faites dans son travail thérapeutique avec des individus concrets, il a élaboré progressivement une nouvelle théorie des processus et structures psychiques. Il s'en suit qu'en psychanalyse comme au niveau plus global de la psychothérapie, procédures et objet, ainsi que leur conceptualisation sont nécessairement interdépendants.

Pour tenter de définir des fondements épistémologiques, l'auteur se réfère avant tout à J. Habermas et à A. Lorenzer. Tous deux ont beaucoup apporté dans ce domaine; ils ont essayé de cerner les éléments d'interaction déjà contenus dans les formulations "biologistes" incluses dans la théorie de Freud et de les élargir dans le contexte de théories plus récentes de l'interaction et des sciences sociales critiques. C'est surtout le concept de "formes d'interaction" présenté par Lorenzer qui a permis de montrer qu'en ce qui concerne l'épistémologie de la psychothérapie, il est indispensable de combiner analyse du langage et étude psychologique de formes sociales d'interaction. Pour être en mesure de réintégrer à la praxis existentielle transmise par le langage (au "jeu du langage" de Wittgenstein) les interactions conflictuelles qui en ont été dissociées, "excommuniées", le thérapeute doit entrer en interaction avec son client dans le cadre du processus de transfert / contretransfert. Il doit aussi détecter les mises en scène de formes refoulées d'interaction qui se manifestent continuellement dans le contexte du "retour du refoulé".

Pour ce faire le thérapeute doit utiliser ses propres formes symboliques d'interaction comme des "pré-hypothèses" et les échanger contre celles du client au cours d'un processus herméneutique de décodage. Au sein du processus thérapeutique, les expériences subjectives d'interaction faites par le thérapeute

deviennent donc un important instrument d'acquisition de connaissances. Il est alors essentiel que les expériences faites durant le travail thérapeutique concret soient contrôlées; il faut aussi que les "pré-hypothèses généralisées" soient contrôlées par la "scientific community" (Kuhn). Ceci doit permettre de discerner une éventuelle "folie à deux" et, au niveau d'une herméneutique élaborée par la collectivité des thérapeutes, de systématiser les expériences individuelles pour établir une "sémiotique des jeux de langage".

Il faut toutefois ajouter que pour détecter et compléter les expériences déformées et partielles rapportées par le client, il faut pouvoir se référer à un cadre dépassant celui de la procédure herméneutique. Pour expliquer les phénomènes psychiques non-évidents, S. Freud a dû les "traduire en images", donc utiliser des métaphores pour les présenter dans le contexte d'une métapsychologie. Conformément au savoir de son époque et à la pensée de type sciences naturelles qui y dominait, il a emprunté ses métaphores à la physique et à la biologie (mais aussi à la poésie et à la mythologie). Cette conception mécaniste, alliée à une réification et à une anthropomorphisation des processus et instances psychiques, a provoqué de plus en plus de critiques; on a finalement tenté de soumettre la métapsychologie freudienne à une révision.

Le "langage d'action" (action language) de R. Schafer est utilisé par l'auteur pour mettre en évidence les problèmes qui se présentent lorsqu'il s'agit de reformuler la théorie psychanalytique et qu'on ne tient pas compte de certaines implications théoriques ou de données épistémologiques. Il est en particulier impossible d'utiliser des concepts fondés sur le dualisme de Descartes et sur une séparation entre monde physique et monde psychique pour expliquer les hypothèses concernant les processus psychiques inconscients et la théorie des pulsions; en ce qui concerne le savoir acquis par Freud, ces hypothèses se situent donc hors du champ du "tournant copernicien".

C'est surtout P. Ricœur qui a traité de l'importance, pour l'acquisition d'un savoir psychanalytique, de concepts métapsychologiques, ainsi que des rapports dialectiques entre herméneutique et énergétique; il a également souligné que seul un "discours mixte" permet d'éliminer la prépondérance de la conscience et la différence soulignée par Husserl entre un cogito apodictique et une conscience immédiate inadéquate. Selon Ricœur, le travail d'interprétation doit avant tout être mis au service du désir, ce dernier n'étant souvent exprimé que de manière déformée ou sous une forme symbolique. Une perception superficielle ne permet pas de détecter les désirs; pour ce faire il est indispensable de procéder à une "archéologie du sujet", en tenant compte des couches les plus profondes de l'être et de la nature humaine sur laquelle elles reposent.

## 1. Einleitung

„Sie wissen, die Psychoanalyse ist als Theorie entstanden, sie ist weit darüber hinaus gewachsen, hat aber ihren Mutterboden nicht aufgegeben und ist für ihre Vertiefung und Weiterentwicklung immer noch an den Umgang mit Kranken gebunden. Die gehäuften Eindrücke, aus denen wir unsere Theorien entwickeln, können auf andere Weise nicht gewonnen werden.“ S. Freud

Im Zusammenhang mit der gesetzlichen Regelung der Psychotherapie, der Finanzierung durch die Sozialversicherungen und ihrer zunehmenden Integration in das Versorgungssystem des Gesundheitswesens, kam es auch in Österreich, ähnlich wie in anderen Ländern, zu einer Diskussion um Wirksamkeit und Wissenschaftlichkeit psychotherapeutischer Verfahren. Allerdings ist diese Diskussion bisher über einige Ansätze nicht hinausgekommen, obwohl es auch in dieser Zeitschrift einen Aufruf dazu gegeben hat<sup>1</sup>. Diese Abstinenz hinsichtlich methodischer und wissenschaftstheoretischer Fragestellungen dürfte nicht nur damit zu tun haben, daß es in diesem Bereich sehr unterschiedliche und z.T. konträre Ansätze gibt sondern auch damit, daß aufgrund eines gewissen Legitimations- und Profilierungsdrucks verständliche Widerstände bestehen, gewohnte Wege bei der Psychotherapieforschung in Frage zu stellen und damit auf rasche kurzfristige „Erfolge“ zu verzichten.

Etliche der dabei auftretenden Kontroversen könnten wahrscheinlich ausgeräumt werden oder würden sich zumindest anders stellen, wenn unterschieden würde zwischen einer – offenbar nun notwendig gewordenen – Effizienzforschung auf der einen Seite und einer wissenschaftlichen Fundierung der Psychotherapie andererseits. Im ersteren Fall geht es um die Untersuchung von Wirksamkeit anhand „externer“ Kriterien, wie Abnahme von Symptomen, Veränderung von Befindlichkeiten usw., die unabhängig von den Zielsetzungen und Methoden der einzelnen Schulen sowie ihren zugrundeliegenden anthropologischen und philosophischen Konzepten erhoben werden sollen. Dies kann allerdings dazu führen, daß die Forscher etwas ganz anderes untersuchen als der Therapeut tut bzw. intendiert. Es stellt sich damit die Frage, wieweit solche Untersuchungen zur Wirksamkeit etwas über die „Wissenschaftlichkeit“ oder „Professionalität“ einer psychotherapeutischen Schule aussagen können; ob, wie K. Grawe et al. schreiben, der wissenschaftliche Status vor allem über die erfolgten Effizienzprüfungen zu definieren ist (1994, S. 731). T. Slunecko spricht in diesem Zusammenhang davon, daß damit „das Beurteilungskriterium des Handwerks für das der Wissenschaft ausgegeben bzw. zur wissenschaftlichen Legiti-

mierung herangezogen“ wird (1994, S. 131). Im zweiten Fall geht es um die Reflexion psychotherapeutischen Handelns als Erkenntnisverfahren, d.h. um die Frage, wie wir als Psychotherapeuten unsere Erkenntnisse gewinnen und wie wir daraus unsere theoretischen Konzepte bilden.

So werden Wirksamkeitsstudien gefordert bzw. auf vorhandene zurückgegriffen, ohne daß es bisher einen Konsens oder auch nur eine breiter angelegte Diskussion darüber gibt, worin nun die Wirkung von Psychotherapie bestehen soll, wie sie zu messen und auf welchen anthropologischen Konzepten sie begründet ist. Jedenfalls kann der Erfolg nicht nur an der Beseitigung von Symptomen festgemacht werden, da damit das Konzept einer vorherrschenden „Reparaturmedizin“ übernommen wird, derzufolge Therapie in der technisch erfolgreichen Behandlung eines kranken Organs besteht. Therapie als Möglichkeit zu besserer Selbstreflexion und damit Selbstbestimmung wird dabei vernachlässigt<sup>2</sup>. So verweist auch J. Habermas in seiner Arbeit „Logik der Sozialwissenschaften“ auf diese Problematik:

„Aber die Kriterien des Erfolgs lassen sich nicht operationalisieren; Erfolge und Mißerfolge sind nicht, wie etwa die Beseitigung von Symptomen, intersubjektiv feststellbar. Die Erfahrung der Reflexion bestätigt sich allein durch den Vollzug der Reflexion selber: durch ihn wird die objektive Gewalt eines unbewußten Motivs gebrochen.“ (1985, S. 322).

J. Cremerius weist ebenfalls auf diesen wichtigen Aspekt in der Psychoanalyse hin, wenn er schreibt:

„Daß Freud unter dieser (analytischen) Arbeit nicht die Herstellung von Gesundheit und Leidensfreiheit in jenem oft gebrauchten oberflächlich-banalen Sinne meinte, schaffte die Voraussetzung dafür, daß psychoanalytische Therapie unter Gesundheit stets mehr versteht als bloße Abwesenheit von Krankheit und Herstellung von gesellschaftlich definierten Formen der Verwendungsfähigkeit. Sie ist vielmehr der Auffassung, daß die Behebung ‚hysterischen Elends‘ menschliches Leiden nicht aufhebt, sondern es vielmehr erst ermöglicht.“ (1984, Bd. 2, S. 399).

Um Mißverständnisse zu vermeiden; es soll hier nicht die Bedeutung der Psychotherapie bei der Beseitigung von Leidenszuständen und Störungen in Frage gestellt, sondern nur auf die Gefahr einer Verkürzung auf die rasche und effiziente Beseitigung von Symptomen hingewiesen werden. Hatte man früher Homosexualität oder andere „Perversionen“ als Krankheit oder Störung betrachtet, die es zu heilen oder „behandeln“ galt, so werden jetzt oft bestimmte Ängste oder affektive Störungen als Symptome definiert ohne deren Signalcharakter oder deren Bedeutung im Lebensvollzug des Betroffenen zu hinterfragen, was leicht zu einer Anpassung des Einzelnen an krankmachende Lebensbedingungen führen kann. Die familiä-

<sup>1</sup> Vgl. dazu die Beiträge in: Psychotherapie Forum, Heft 2, 1993 (insbes. J. Sauer, S. 67–80; M. Hautzinger, S. 83–86; J. Eckert, S. 87–91; E. Jandl-Jäger und E. Presslich-Titscher, S. 92–95; E. Caspar, S. 96–99). Außerdem sind neuerdings Beiträge dazu im Heft 3, 1994 erschienen (insbes. T. Slunecko, S. 128–136), die ich allerdings hier nicht mehr entsprechend berücksichtigen konnte.

<sup>2</sup> So wurde im ursprünglichen Entwurf der Kassenverträge mit dem Hauptverband der Österr. Sozialversicherungen festgehalten, daß „Behandlungen mit dem Ziel die Reifung und Entwicklung des Behandelten zu fördern ... nicht als Behandlung im Sinne dieses Vertrags (gelten), soweit keine krankheitswertige Störung vorliegt“ (§ 11 Abs. 3).

ren und gesellschaftlichen Strukturen, die zu Deformationen in der psychischen Entwicklung geführt haben, werden dabei z.T. unreflektiert in der Behandlung reproduziert. Damit relativiert sich auch die Forderung nach störungsspezifischer Indikation und Therapieformen (Paul, 1967; Bastine, 1992; Grawe, 1982; Fiedler, 1994).

Es kann daher auch nicht überraschen, daß bei derartigen, auf sichtbare Erfolge hin ausgerichteten Untersuchungen, die Verhaltenstherapien am besten abschneiden, sollte aber zu denken geben, was die Forschungsansätze und die Erfolgskriterien betrifft, ohne damit die Verhaltenstherapie hier bewerten zu wollen. Bereits S. Freud hat darauf verwiesen, „daß die Abgrenzung der psychischen Norm von der Abnormalität wissenschaftlich nicht durchführbar ist“ (1938, S. 125), sie ist abhängig von gesellschaftlichen Normen und Konventionen. „Bei der Einzelneurose dient uns als nächster Anhalt der Kontrast, in dem sich der Kranke von seiner als ‚normal‘ angenommenen Umgebung abhebt.“ (1930, S. 505). Diese Abhängigkeit der Definition von „Störung“ oder „Symptom“ von gesellschaftlichen Konventionen wird bei derartigen „störungsspezifischen“ Therapieverfahren und den auf „Effizienz“ ausgerichteten Forschungsansätzen oft zu wenig oder gar nicht berücksichtigt, was zur Ausgrenzung des Heterogenen, Irrationalen und Subversiven sowie zu affirmativen Strategien führt (Foucault, 1974, 1977; Passett, 1991). Diese „ideologische Borniertheit“ (Lorenzer) kann nur durch eine Diskussion der anthropologischen und epistemologischen Grundlagen sowie durch eine Auseinandersetzung mit den kritischen Sozialwissenschaften überwunden werden (Lorenzer, 1974a).

Das Fehlen einer solchen Diskussion gerade im Zusammenhang mit den Verhandlungen bez. der Anerkennung von Ausbildungseinrichtungen gem. Psychotherapiegesetz sowie hinsichtlich der Kassenverträge führt daher leicht zu einer unreflektierten Anpassung an traditionelle Forschungskriterien und zu einer Verengung der Konzepte in Richtung auf eine markt- bzw. kassengerechte Psychotherapie. Unter dem Druck der Zulassungsbedingungen kommt es, wie R. Hutterer, Vorsitzender des Fachspezifikumsausschusses feststellt, zu „Arbeitsdruck“ und „Nervosität“, wobei in Psychotherapievereinen „die Anpassungsleistungen, die mit den Anerkennungsbemühungen verbunden sind, mitunter tief in institutionelle Strukturen eingreifen oder persönliche Kompetenzen spannungsreich berühren“ (1993, S. 130 f). Verständlich, daß in dieser Situation die Reflexion einer Institutionalisierung der Psychotherapie sowie der dabei auftretenden sozial- und gesundheitspolitischen Implikationen zu kurz kommen, was dazu führen kann, daß – bewußt oder unbewußt – emanzipatorische Ansprüche zugunsten von „Effizienz“ und „Wissenschaftlichkeit“ zurückgenommen werden. Zumindest abseits der Auseinandersetzungen um Anerkennung und Zulassung sollte eine solche Diskussion über theoretische und methodische Grundlagen solcher Untersuchungen, bzw. über eine Fundierung der Psychotherapie als Wissenschaft möglich sein.

## 2. Kritik der empirisch-analytischen Psychotherapieforschung<sup>3</sup>

Über die Problematik solcher, meist empirisch-naturwissenschaftlich ausgerichteter Untersuchungen wurde bereits viel gesagt und geschrieben<sup>4</sup> und es wurde auch von den Autoren selbst immer wieder darauf verwiesen, daß die derzeitigen Verfahren und Forschungsansätze dem Gegenstand nicht gerecht werden, ohne jedoch daraus Konsequenzen zu ziehen (Grawe, 1988; Grawe et al. 1994). So kommen u.a. auch E. Jandl-Jäger und E. Presslich-Titscher aufgrund der bisherigen Forschungsergebnisse zu dem Schluß, daß nach dem derzeitigen Standard der empirischen Forschung keine gesicherten Aussagen über die Wirksamkeit bestimmter Methoden möglich sind (1993, S. 92 f). Ich möchte daher hier nur auf einige wesentliche Punkte hinweisen, die solche Erhebungen in Frage stellen oder zumindest relativieren:

Der erste Einwand besteht darin, daß aufgrund des besonderen Gegenstands in den Humanwissenschaften das empirisch-naturwissenschaftliche Modell schon wegen der Vieldeutigkeit der Begriffe und der unklaren Unterscheidungen zwischen konkret-empirischen und allgemein-theoretischen Begriffen nicht übernommen werden kann: es gibt eine Reihe von Abstufungen möglicher Abstraktionen von individuellen bis hin zu allgemeinen Aussagen. Es fehlen jedoch im sozial- und humanwissenschaftlichen Bereich Regeln dafür, wie weit individuelle Begriffe auf allgemeine theoretische Aussagen zurückgeführt werden dürfen, was worunter subsumiert und was mit welchen Begriffen gleichgesetzt werden kann. In den Naturwissenschaften sind solche Zuordnungen meist klar; so ist der Unterschied zwischen den Stoffen Glycin und Glutamin bekannt, ebenso wie die Tatsache, daß beide den Aminosäuren zugerechnet werden und Bausteine für Proteine darstellen. Bei Begriffen wie „Gruppenidentität“, „Sympathie“ oder „Interaktion“ sind solche Zuordnungen oder Klassifikationen unmöglich. H. Seiffert kommt daher bezüglich der Voraussetzungen einer solchen einheitswissenschaftlich orientierten, „analytischen“ Sozialwissenschaft zu der Feststellung, daß sie sich als „unklarer Brei von Individualaussagen, Hypothesen und Gesetzen darstellen, deren Prädiktoren in willkürlicher Weise aufeinander zurückgeführt werden, ohne daß klare Regeln dafür existieren, wie und wie weit die Zurückführungen zu geschehen haben“ (1970, Bd. 1, S. 215 f).

<sup>3</sup> Unter „analytischer Sozialwissenschaft“ oder „Scientismus“ wird ein Wissenschaftskonzept verstanden, das die kausalanalytischen, d.h. objektiv erklärenden Methoden der Naturwissenschaft auch auf die Sozialwissenschaften anwenden will, um zu allgemeinen Gesetzen über das Verhalten zu kommen. Es ist nach K. O. Apel (1965) die Fortsetzung der naturwissenschaftlich orientierten Aufklärung des 18. Jahrhunderts, die sich vor allem im angelsächsischen und skandinavischen Raum etabliert hat.

<sup>4</sup> Vgl. dazu Apel, 1971; Holzkamp, 1972; Groeben und Westermeyer, 1975; Kwiatkowsky, 1980; Habermas, 1985; Groeben, 1986; Garfield, 1986; Meyer, 1990; Grawe et al., 1990; Kächele, 1992; Grawe et al., 1994.

Ein zweites wesentliches Problem solcher empirischer Untersuchungen besteht darin, daß es in diesem Bereich keine festen Zuordnungen von empirischen Sachverhalten, theoretischen Begriffen und Meßoperationen gibt. In der Physik etwa lassen sich die Meßoperationen in den Kategorien von Zeit, Raum, Masse direkt aus den theoretischen Konzepten ableiten, bzw. Begriffe wie Energie oder Kraft sind durch ihre Meßoperationen definiert (Lorenzen, 1968). In den Sozialwissenschaften müssen Meßoperationen ad hoc festgesetzt werden, ohne zu wissen, ob die darin implizierten Annahmen mit den Theorien, die überprüft werden sollen, überhaupt eine systematische Beziehung haben. Da es nicht möglich ist Variablen wie Einstellungen, Bedürfnisse, Emotionen usw. direkt zu messen, stellen wir anhand von Vermutungen und unseres vorwissenschaftlichen Alltagsverständnisses, Annahmen über den Zusammenhang von meßbaren Indikatoren wie Pulsfrequenz, Reaktionszeiten bei der Lösung von Aufgaben oder Zustimmung zu bestimmten Fragen einerseits und den zu messenden Variablen andererseits auf, ohne über den tatsächlichen Zusammenhang Bescheid zu wissen.

Ein weiterer Kritikpunkt besteht darin, daß es bei derartigen wissenschaftlichen Untersuchungen nicht nur zu einer Reduktion auf jene Aspekte der Erfahrung kommt, die mit den objektiven empirischen Methoden erfaßt werden können, sondern um die Erhebung der Daten überhaupt erst zu ermöglichen und daraus allgemeine Sätze ableiten zu können, müssen Zusatzannahmen aufgestellt werden, die von stabilen, gleichförmigen Objekten ausgehen, deren Vielfältigkeit und Veränderbarkeit als „Störfaktoren“ vernachlässigt werden müssen. Somit konstituieren sich die „stabilen“ Gegenstände oder Relationen der empirischen Wissenschaften erst durch die Festlegung anhand von Meßoperationen nach den (physikalischen) Kategorien von Zeit, Raum, Häufigkeit usw. unter Ausschaltung eines breit gefächerten Spektrums vorwissenschaftlicher Alltagserfahrung. „Wir müssen der Natur Modelle möglicher Zusammenhänge ‚unterlegen‘, damit empirische Regelmäßigkeiten aus Gesetzen erklärt werden können.“ (Habermas, 1973, S. 182). Die kulturelle und soziale Bedingtheit solcher Sachverhalte wird meist ebenso ignoriert wie der transzendente Rahmen, indem theoretische Aussagen naiv auf „Tatsachen“ bezogen werden, so als handle es sich dabei um „An-sich-Seiendes“, um ontische Gegebenheiten und nicht um Konstrukte unserer Wahrnehmungs- und Erfahrungsmodalitäten, die bereits in der vorwissenschaftlichen Alltagserfahrung gründen. Jede Beobachtung ist daher stets auch ein *Akt der Selbstenthüllung*, d.h. eine Präsentation innerer Begriffe, Vorstellungen, Konzepte, Bewertungen usw. die bereits in den Wahrnehmungsprozeß notwendig einfließen. Das bedeutet, daß die Aussagen der empirischen Wissenschaften im Grunde auf subjektiven Erfahrungen basieren, sowie auf der Kommunikation innerhalb der „scientific community“ (Kuhn, 1976) und zwar auf der Ebene des umgangssprachlich artikulierten Vorwissens.

Außerdem wird in derartigen analytischen Konzepten die Subjekt-Objekt-Relation der Naturwissen-

schaften übernommen. Während sie dort notwendig und ontisch begründet ist, da der Gegenstand der Naturwissenschaft nicht befragt werden kann und man daher *manipulieren* sowie *experimentieren* muß, um etwas über ihn zu erfahren, ist die „Objektivierung“ des sprach- und reflexionsfähigen Menschen nicht begründbar und stellt eine zufällige Rollenzuweisung dar: „... the type of human relationship established between experimenter and ‚subject‘ ... is essentially a power relationship of manipulator over manipulated in which the purposes and conditions of the manipulation are concealed“ (Eckartsberg, 1973, zit. n. Kwiatkowsky, 1980, S. 45). Solcherart eingespannt in ein vorgegebenes, streng strukturiertes Forschungsdesign und seiner individuellen Orientierungs-, Handlungs- und Äußerungsmöglichkeiten beraubt erscheint der Mensch tatsächlich als außergeleitetes, manipulierbares Wesen.

Schließlich wird im Rahmen der analytischen Sozialforschung der Gegenstand anhand anerkannter, „objektiver“ Methoden und Forschungsinstrumente konstituiert; zum Zwecke der Bewährung vorgefertigter Theorien. Diese methodenorientierte Forschung entspricht dem Konzept des „kritischen Rationalismus“ K. Poppers und H. Alberts, die ihren Rationalitätsanspruch in der normativen Festschreibung einer Methodologie einlösen, wobei sie vor allem in den naturwissenschaftlichen Methoden jene rationalen Kriterien erfüllt sehen (Popper, 1971; Albert, 1970). Dieser Forschungsansatz wurde u.a. von N. Groeben und H. Westermeyer für die Psychologie reklamiert, wenn sie feststellen: „Der Methoden-, nicht der Gegenstandsaspekt ist in den Vordergrund zu stellen, eine angemessene Gegenstandskonstituierung ist indirekt dadurch zu berücksichtigen, daß man bei der Rekonstruktion der bisherigen Wissenschaftsentwicklung besonders den vorliegenden Methodenstand als Ausgangspunkt akzentuiert.“ (1975, S. 25). Damit wird nicht nur der Anspruch auf eine ganzheitliche Betrachtungsweise des Menschen aufgegeben, sondern auch die wesentlichsten Merkmale menschlicher Existenz, wie Reflexivität und Intentionalität.

Da, wie später noch konkreter ausgeführt wird, Erkenntnis nie voraussetzungslos ist, muß eine Wissenschaftstheorie ihre Voraussetzungen, d.h. die Bedingungen des Erkennens, sowie die dabei ins Spiel kommenden theoretischen und kategorialen Vorannahmen bez. ihres Gegenstands thematisieren. Diese Schwierigkeiten, die sich bei der Datenerhebung ergeben, sind auf der Ebene der Meßmethoden nicht lösbar, sondern nur auf der wissenschaftstheoretischen Ebene. „Weil wir ohne Rekurs auf ein Vorverständnis der sozialen Lebenswelt nicht wissen können, was wir mit Meßoperationen überhaupt erfassen, müssen wir den transzendentalen Rahmen der kommunikativen Erfahrung, innerhalb dessen wir gemessene Daten auf theoretische Begriffe beziehen, vorweg reflektieren.“ (Habermas, 1985, S. 222).

Die Verfahren einer empirisch reduktionistischen Wissenschaft wie das Messen von Reiz-Reaktions-Beziehungen oder die Beobachtung und Kategorisierung von Verhaltensweisen *von außen* nach bestimmten vorgegebenen Kriterien sind nur solange unproblematisch,

als der Sinn oder die Bedeutung von Handlungen irrelevant sind. Geht man jedoch von einem interaktionistischen Ansatz aus, demzufolge Subjekte ihre „Realität“ durch soziale Interaktion schaffen, indem sie Gegenstände und Situationen entsprechend ihren Begriffen und Konzepten interpretieren und entsprechend diesen Deutungsschemata handeln, bzw. diese Schemata aufgrund neuer Erfahrungen ständig modifizieren, so läßt sich eine Kategorisierung von abhängigen und unabhängigen Variablen und die Annahme, daß Individuen auf Reize *reagieren*, nicht mehr aufrechterhalten. Das heißt, es muß der Gegenstandsbereich der Forschung erweitert werden in Richtung auf die Intentionen und die Deutungsschemata des Handelnden, was nur durch kommunikative Prozesse möglich ist.

### 3. Empirie und Hermeneutik

Die Psychologie insgesamt ist paradigmatisch für die Dichotomie von natur- und geisteswissenschaftlicher Betrachtung, da sie beide Bereiche tangiert, den kausalen und intentionalen Bereich, der Mensch und sein geistig-psychisches Leben können nicht auf die Natur zurückgeführt werden, sondern müssen aus ihrem geschichtlichen und sozialen Dasein heraus interpretiert werden, oder wie es G. Aschenbach formulierte, „daß bei dem Versuch, im Bereich menschlichen Handelns, Meinens, Wollens und Fühlens Naturgesetze aufzustellen, die Kultur des Menschen dazwischenkommt“ (1984, S. 302). Diese Dichotomie prägte daher auch von anfang an die Entwicklung der Psychologie sowie auch der psychotherapeutischen Konzepte. Als sich die Psychologie im Laufe des 19. Jahrhunderts von der Philosophie ablöste, versuchte sie sich als Naturwissenschaft zu etablieren, indem sie sich, ähnlich wie die Physiologie, Fragestellungen und die „exakten“ Methoden und damit auch das Prestige der Naturwissenschaften, allen voran der Physik, aneignete<sup>5</sup>. Unter dem Anspruch der „Objektivität“ wurde alles, was sich dieser Reduktion nicht subsumieren ließ, als „Metaphysik“ oder „Spekulation“ abgewertet.

Die unbestreitbaren Erfolge und der „Triumph der Naturwissenschaften“ führten dazu, daß sich in deren Schatten ein eindimensionales Wissenschaftsverständnis entfaltete. Vor allem der „logische Empirismus“ strebte danach, dieses Wissenschaftsideal als das einzig wahre auf alle Disziplinen, also auch auf die Sozialwissenschaften anzuwenden. Erst ab der zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts wurde dieses Diktat in Frage gestellt und zwar nicht nur durch die zum Teil inhumanen und schädlichen Auswirkungen, sondern vor allem auch, weil diese naturwissenschaftliche Weltklärung sowie überhaupt die Möglichkeit objektiver Erkenntnisse von den Naturwissenschaften selbst in Frage gestellt worden ist. Inzwischen wurde auch der geisteswissenschaftlichen „Hermeneutik“ eine Rolle zugestanden, die über die Zubringerdienste im Vorfeld

der Wissenschaften hinausgeht und sie als eigenständiges Erkenntnisverfahren anerkennt.

Auch S. Freud hatte vor seinen Studien über das Unbewußte durchaus eine traditionelle wissenschaftliche Karriere im Sinne. Er hatte sechs Jahre (1876 bis 1882) im physiologischen Labor von E. Brücke gearbeitet und eine Reihe neuroanatomischer Studien veröffentlicht. Keiner habe ihn stärker beeinflusst als Brücke, bekennt Freud in seinen Erinnerungen (1925, S. 35). Nach S. Bernfeld ist die Psychoanalyse ungeachtet ihrer revolutionären Züge, „im Kern doch eine Fortsetzung der Arbeit, der Freud bei Brücke nachgegangen war“ (1944, S. 35).

Obwohl also die Psychoanalyse seit ihrer Begründung Ende des 19. Jhdts. auf den Verfahrensweisen des hermeneutischen Verstehens und der Selbstreflexion gründet, versuchte sie Freud als exakte Naturwissenschaft auszuweisen und zu legitimieren. Der ursprünglich medizinische Versuch der Entwicklung einer Neurosenlehre führte zur Entstehung einer neuen Disziplin und damit auch zur Entwicklung einer neuen Methode.

„Mit der Entstehung der Psychoanalyse eröffnet sich die Möglichkeit eines methodologischen, von der Logik der Forschung selbst gebahnten Zugangs zu jener vom Positivismus verschütteten Dimension. Diese Möglichkeit ist nicht realisiert worden, denn das szientistische Selbstmißverständnis der Psychoanalyse, das Freud, der Physiologe, der er von Haus aus war, selber inauguriert hat, hat jene Möglichkeit verstellt. Freilich ist das Mißverständnis nicht ganz unbegründet. Die Psychoanalyse verbindet nämlich Hermeneutik mit Leistungen, die genuin den Naturwissenschaften vorbehalten zu sein schienen“ (Habermas, 1973, S. 262 f).

Auch später noch etwa bei C. Rogers, Begründer der klientenzentrierten Psychotherapie und Mitbegründer der Humanistischen Psychologie tritt diese Dichotomie zutage. Er versucht den Widerspruch zwischen einer, wie er es beschreibt, phänomenologisch-existentialistischen Sichtweise und einer empirisch-naturwissenschaftlichen Orientierung dadurch zu überwinden, daß er sich als Therapeut der Phänomenologie verpflichtet fühlt und als Psychotherapieforscher den empirisch-naturwissenschaftlichen Verfahrensweisen.

„Meine subjektive Sicht von Forschung und Theorie ist beispielsweise, daß die uns bekannte wissenschaftliche Arbeitsweise – operationalisierte Definitionen, experimentelle Methoden, mathematische Beweisführung – der beste Weg ist, um Selbsttäuschungen zu vermeiden.“ (1987, S. 17).

Dabei wird von ihm und etlichen seiner Schüler übersehen, daß mit den empirischen Verfahren, wie bereits dargestellt, eine bestimmte Zugangsweise und Gegenstandsbestimmung verbunden ist. Es werden damit dem zu erforschenden Gegenstand bereits theoretische Annahmen und Interpretationsschemata unterlegt, die sich von denen einer geisteswissenschaftlich-phänomenologischen Sichtweise grundsätzlich unterscheiden.

„Weil Rogers diesen konstitutiven Zusammenhang zwischen Forschungsmethode und Gegenstandsbestimmung nicht genau genug analysiert und dabei methodenimplizite Gegenstandsvorannahmen thematisch ausblendet, kann er – ohne die entscheidende Frage nach ihrer Vereinbarkeit zu stellen – die differenten Erfahrungsmodi neben- bzw. hintereinander stellen ... Auf diese Weise wird auch klar, daß das szientistische Forschungsvorgehen eine implizite Anthropologie enthält, die

<sup>5</sup> G. T. Fechner, Begründer der Psychophysik („Fechnersches Gesetz“) war Physiker; sein Mitarbeiter, E. H. Weber, sowie W. Wundt, Begründer des ersten Instituts für experimentelle Psychologie in Leipzig, waren Physiologen.

der Rogers'schen humanistischen Auffassung vom Menschen diametral entgegensteht.“ (E. Kwiatkowski, 1980, S. 62).

W. Dilthey hat bereits 1894, also vor hundert Jahren, als einer der ersten diese beiden unterschiedlichen Wissenschaftskonzeptionen einander gegenübergestellt und beide für die Psychologie reklamiert. In seiner Arbeit „Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie“ äußerte er die Ansicht, daß neben der klassischen naturwissenschaftlichen Konzeption einer „erklärenden, konstruktiven Psychologie“ eine „beschreibende und zergliedernde Psychologie“ zu entwickeln sei (1968, Bd. 5, S. 139 f). Diese Unterscheidung in Natur- und Geisteswissenschaft entspricht der Trennung von der gegenständlichen, ausgedehnten Natur, die wir als Außenwelt erleben und dem inneren, geistigen Leben, die auf Descartes zurückgeht (*res extensa* und *res cogitans*)<sup>6</sup>. Diese inneren, geistigen Erlebnisse äußern sich in Handlungen und im Ausdrucksverhalten sowie in den Resultaten unserer Aktivitäten, sie werden dadurch *objektiviert*. Durch Analogiebildung zwischen unserem eigenen Erleben und unseren Handlungen und Äußerungen, können wir bei anderen das innere Erleben anhand äußerer Zeichen erkennen. Diesen Vorgang nennt Dilthey „Verstehen“. Diese Bezeichnung entstammt zwar der Alltagssprache, wurde aber von ihm im Sinne eines philosophischen Begriffs für geisteswissenschaftliche Erkenntnis verwendet. So verweist er bereits darauf, daß wir die Natur *erklären*, da sie das Äußere und Fremde darstellt, und nur ausschnittsweise durch unsere Sinnesorgane gegeben ist und daher ergänzt werden muß, um Zusammenhänge zu erkennen. Dagegen können wir das Seelenleben *verstehen*, da es offen vor uns liegt; es ist das Innere und Bekannte und liegt in seiner ganzen Vielfalt vor uns (op. cit., S. 144).

Die Aufgabe der Geisteswissenschaft besteht darin, sich mittels Analogieschluß in das geistige Leben des Anderen hineinzusetzen (daher die Bezeichnung, „Geisteswissenschaft“), wobei ein Nachbilden oder Nacherleben angestrebt wird. Der Unterschied zum alltäglichen Verstehen besteht darin, daß es sich hier um ein methodisch abgesichertes Verfahren handelt, bzw. um eine Kunst der Auslegung von Schriften, Kunstwerken, Rechtsdokumenten usw. Die Lehre von dieser Methode ist die *Hermeneutik*, die auf die Exegese zurückgreift und dazu führen soll, daß aufgrund von Äußerungen das geistige Leben eines Menschen rekonstruiert werden kann (vgl. dazu auch Gadamer, 1965).

<sup>6</sup> Descartes Dualismus beinhaltet eine Zwei-Substanzen-Lehre, wobei die physikalische Welt (*res extensa*) in der Folge zur eigentlich wirklichen Welt erklärt wurde und die psychische Welt (*res cogitans*) mit ihren Merkmalen des Subjektiven, wird gleichsam als Epiphänomen der physikalischen Welt betrachtet. Dementsprechend wurde in der Folge versucht, psychische Erscheinungen auf physiologische Prozesse zu reduzieren und sie auch im Sinne naturwissenschaftlicher Methoden zu erforschen.

Dieses Konzept hatte Freud nach einem gescheiterten Versuch (1895) wieder aufgegeben und die Theorie des „psychophysischen Parallelismus“ von Hughlings Jackson (1884) übernommen, auch wenn er die Hoffnung auf eine Erklärung der psychischen Prozesse durch neurophysiologische Korrelate nie aufgab.

Es ist sicher nicht zufällig, wie Habermas feststellt, daß Dilthey die Biographie zum Ausgangspunkt seiner Analyse des hermeneutischen Verstehens, der Auslegung symbolischer Zusammenhänge genommen hat, da hier die lebensgeschichtliche Erinnerung den Zugang ermöglicht; „... die Rekonstruktion eines lebensgeschichtlichen Zusammenhangs, der erinnert werden kann, ist das Modell der Auslegung symbolischer Zusammenhänge überhaupt“ (1973, S. 263). Das konkrete geschichtliche Leben stellt sich hier dar, „als das von Innen Bekannte, es ist dasjenige, hinter welches nicht zurückgegangen werden kann“ (Dilthey, 1968, Bd. 7, S. 261). Ziel des hermeneutischen Verstehens ist es, „den Autor besser zu verstehen, als er sich selber verstanden hat“ (op. cit., S. 207). Bereits Dilthey hat erkannt, daß die Erinnerung des Autors oder Sprechers subjektiv gefärbt und lückenhaft ist und daher die Äußerungen kritisch hinterfragt bzw. „gereinigt“ werden müssen. Allerdings unterscheidet sich die philologische Kritik von der psychotherapeutischen Hermeneutik dadurch, „daß sie, auf dem Weg über die Aneignung des objektiven Geistes, auf den intentionalen Zusammenhang des subjektiv Vermeinten als letzte Erfahrungsbasis zurückführt ... Indem sie die Objektivierungen verständlich macht, artikuliert sie deren intentionalen Gehalt im Medium der alltäglichen Lebenserfahrung.“ (Habermas, 1973, S. 265).

Demgegenüber geht es in der psychotherapeutischen Erkenntnis nicht nur um die bewußten und beabsichtigten Äußerungen, die durch Auslassungen und Verfälschungen unsystematisch und zufällig entstellt sind, sondern die Störungen in den Äußerungen der Klienten haben einen systematischen Stellenwert und einen bestimmten Sinn; sie bringen ihrerseits (unbewußte) Intentionen zum Ausdruck, wie im Folgenden noch genauer ausgeführt wird. Die psychotherapeutische Deutung muß daher über die philologische Verfahrensweise hinausgehen und *Sprachanalyse mit der psychologischen Erforschung allgemeiner Interaktionsmuster vereinen*.

Eine rein phänomenologische Analyse dieser Lebenswirklichkeit durch die reflexive Vergegenwärtigung des subjektiven Bewußtseins aufgrund individuell nachvollzogener „Anschauung“ kann, wie J. Habermas (1985) ausführt, die subjektive Sicht des Handelnden in seinem konkreten biographischen und sozialen Lebenszusammenhang nicht zureichend erfassen. Sie reflektiert vor allem die Lebenssituation des Phänomenologen, der durch Abstraktion und Generalisierung versucht, sie auf den Anderen zu übertragen und damit die sinnstiftende Subjektivität zu erklären. Für Habermas ist beides nötig; die phänomenologische Beschreibung der subjektiven Lebenswirklichkeit, sowie die kommunikative Erfassung der realen geschichtlichen Lebenssituation des Einzelnen oder einer Gruppe und deren Bewußtseinsstrukturen. Das heißt, wir müssen die konkreten Sprachmuster erlernen. L. Wittgenstein hat in seinem Konzept des „Sprachspiels“ den Zusammenhang zwischen Lebenspraxis, Bewußtseinsstrukturen, Institutionen und Handlungsentwürfen einerseits und Sprachgebrauch andererseits analysiert. Die Bedeutung unserer Begriffe, die Interpretationsschemata und da-

mit die Handlungsentwürfe erwerben wir im Rahmen der sozialen Interaktion und dort werden sie auch ständig modifiziert und korrigiert. Jedes Handeln ist sprachlich vermittelt, wobei die Regeln und Bedeutungen der Begriffe und Handlungen ineinander verwoben sind. Das heißt, daß die Bedeutungen von Begriffen nur aus der Verwendungsweise, aus dem sprachlichen und lebenspraktischen Kontext erfaßt werden können.

Nach H. J. Gadamer und J. Habermas erwerben wir mit den fundamentalen Sprachregeln gleichzeitig auch die Bedingungen einer möglichen Interpretation dieser Regeln, die uns erlauben einen Abstand von den Sprachspielen zu gewinnen. Damit beschränkt sich Verstehen nicht mehr, wie bei Wittgenstein, auf den Nachvollzug dieser Sprachregeln, die wir im Rahmen einer gemeinsamen sprachlichen Sozialisation erworben haben, sondern wir können sie reflektieren und in Frage stellen. Gerade in der Psychotherapie werden (sofern es sich nicht um suggestive Verfahren handelt) die einsozialisierten Sprachspiele in Frage gestellt und durch den hermeneutischen Einsatz der subjektiven Handlungs- und Bewußtseinsstrukturen des Therapeuten verändert.

A. Lorenzer hat das Konzept der „Interaktionsformen“ entwickelt, demzufolge die individuelle Struktur als Resultat der Vermittlung von menschlicher Natur und den realen gesellschaftlichen Interaktionsprozessen gesehen wird. Dies geht zurück auf das interaktionistische Modell von G. H. Mead (1934, 1967) sowie auf das Entwicklungskonzept von J. Piaget (1973), wonach die Entwicklung von Fähigkeiten sowie von Erlebnis- und Handlungsschemata sowohl von der biologischen Ausstattung als auch von der Einbettung in das System sozialer Interaktionen bestimmt wird. Auch die Bedeutung von Dingen oder Situationen konstituiert sich im Laufe von Interaktionen als *soziales Produkt*. Dementsprechend muß der Forscher den zu untersuchenden Lebensbereich als einen dynamischen Prozeß konzeptualisieren, in dem es zu Definitionen, Modifikationen und Redefinitionen der Handlungsintentionen kommt. Bei der Analyse dieser psychischen Strukturen muß der Therapeut seine eigenen subjektiven Interaktionsformen als „Vorannahmen“ in den hermeneutischen Prozeß einbringen.

Bei der verstehenden Aneignung des subjektiven Sinns von Handlungen muß daher die *Subjektivität* des Wissenschaftlers anerkannt und zugelassen werden; *sie stellt gleichsam das entscheidende Erkenntnisinstrument dar*. Gleichzeitig muß jedoch versucht werden, sie zu reflektieren und im Rahmen eines Diskurses argumentativ einzuschränken, wobei die Interpretationsgemeinschaft (scientific community) die Instanz der intersubjektiven Überprüfbarkeit darstellt. Nach K. O. Apel hat die „Wahrheit“ von Aussagen ihren einzigen Maßstab darin, daß sie einer umfassenden Diskussion standhalten und von der Kommunikationsgemeinschaft akzeptiert werden. Diese stellt für Apel „als intersubjektive Metadimension zur objektiven Beschreibung und Erklärung von Welt Daten“, die „Voraussetzung aller Erkenntnis in der Subjekt-Objekt-Dimension“ dar (Apel, 1971, S. 28).

Wichtig dabei ist, daß der Diskurs selbst die Struk-

turen und Regeln der Interpretationsgemeinschaft reflektiert und diese gegebenenfalls modifiziert werden können. In seiner „Theorie des kommunikativen Handelns“ hat Habermas (1981) im Anschluß an das Konzept intersubjektiver Verständigungspraxis von C. S. Peirce, regulative Maßnahmen einer solchen Diskurspraxis angegeben, durch die ideologische Verzerrungen aufgrund von Einzel- oder Gruppeninteressen thematisiert und ideologiekritisch aufgearbeitet werden sollen; der Aufhebung von „Rationalisierungen“ (Verschleierung der wahren Motive) im individuellen Bereich entspricht die „Ideologiekritik“ der kritischen Sozialwissenschaft im gesellschaftlichen Bereich. Auch A. Lorenzer sieht im Diskurs der Interpretationsgemeinschaft die „Achillesferse“ der sozialwissenschaftlich-hermeneutischen Verfahren, da z.B. ideologische Verzerrungen, Erstarrungen, Ausgrenzungen gerade in den Institutionen der Psychoanalyse vorherrschten und „Formen eines geheimbündlerischen Theoriekartells der Freudschen Orthodoxie“ annahmen (Lorenzer, 1974b, S. 835).

#### 4. Erkenntnislogik der Psychotherapie

„Das Unaussprechliche ist, – unaussprechlich – in dem Ausgesprochenen enthalten“ . L. Wittgenstein

Auch der Diskurs der Epistemologie in der Psychotherapie wird im wesentlichen bestimmt durch die Dichotomie zwischen dem Bestreben, Psychotherapie als wissenschaftliche Disziplin im traditionellen, scientistischen Sinn auszuweisen und sie andererseits als kritisch hermeneutisches Verfahren zu verstehen und ihr eine eigene, spezifische Erkenntnis- und Methode zuzuweisen.

Für A. Lorenzer (1974b) hat das u.a. damit zu tun, daß sich die Psychotherapeuten vorwiegend aus Medizinern und Psychologen rekrutieren, wobei erstere geprägt sind durch handfesten Pragmatismus, während die zweiten durch ihre Ausbildung unter dem Einfluß einer empirisch-positivistischen Richtung stehen und bei beiden ist dies verbunden mit einem bildungsbürgerlich-geisteswissenschaftlichen Idealismus. Zwar dürften beide Berufsgruppen durch die Hinwendung zur Psychotherapie (bei Lorenzer; Psychoanalyse) aus der Selbstgewißheit ihrer Fächer herausfallen, doch bleibt offensichtlich ein gewisses Maß einer *deformation professionnelle* bestehen.

Die wesentlichen Bestandteile einer Wissenschaft sind ihr Gegenstand und die diesem Gegenstand entsprechenden Methoden, wobei – wie schon aufgezeigt wurde – der Gegenstand durch die Art der Erkenntnisgewinnung definiert wird und die Verfahrensweisen wiederum den Gegenstandsbereich reflektieren müssen. Gegenstand der Psychotherapie sind die psychischen Prozesse und Strukturen die sich in den Mitteilungen der Menschen, insbesondere ihren sprachlichen Äußerungen manifestieren. Allerdings ist die Sprache nicht nur Grundlage der Verfahrensweisen und des Gegenstands der Psychotherapie, sondern auch ihr Grundproblem; das hermeneutische Verfahren bewegt sich in der Umgangssprache, da es um die Erzählung von individuellen



Lebensgeschichten geht, eingebettet im (umgangs-) sprachlichen Kontext des Individuums. Auf der anderen Seite kann eine Überprüfung der Hypothesen wieder nur durch ihre Anwendung im Dialog mit dem Klienten erfolgen. Ein Zurückgehen hinter die Alltagssprache ist nicht möglich, da wir gleichsam in sie hineingeboren worden sind; wir können nur im Rahmen der Sprachspiele über die Sprache reflektieren. Mit dem späten Wittgenstein muß sich auch die Psychoanalyse nach ihrem „linguistic turn“ eingestehen, wie R. Heim (1991) anmerkt, daß die Entwicklung einer Metasprache, wie sie z.B. von J. Lacan versucht wurde, unlösbar ist.

Im alltäglichen Sprachgebrauch werden die individuellen Bedeutungen und Konnotationen, die der Sprecher den Begriffen zuschreibt, in der Regel nicht beachtet und eine Gemeinsamkeit der Bedeutungen unterstellt, solange die allgemeinen Sprachregeln nicht gröblich verletzt und damit Irritationen beim Sprechpartner hervorgerufen werden. Diese Regeln der Umgangssprache definieren nicht nur Bedeutungen der Symbole und Syntax, sondern auch die Verknüpfung von sprachlichen Elementen, Handlungen, Gesten usw. Im Normalfall verhalten sich die verschiedenen Kategorien des Ausdrucksverhaltens komplementär zueinander (mit einem gewissen Spielraum für indirekte Mitteilungen). Demgegenüber versucht der Psychotherapeut die individuellen Bedeutungen, die der Klient den Symbolen unterlegt, zu erfassen, die Sprachdifferenz zu ihm zu überwinden, und zwar indem er vorerst seine eigenen Bedeutungen versuchsweise einsetzt und sie dann im Rahmen des hermeneutischen Zirkels, Schritt für Schritt gegen die des Klienten austauscht.

Außerdem ist Sprache immer zwei- oder mehrdeutig; hinter dem offenen oder manifesten Sinn der Sprache verbirgt sich ein latenter weiterer Sinn, die symbolische Ausdrucksweise, die für den Gesprächspartner wie auch oft für den Sprechenden selbst nicht erkennbar ist. Schließlich sind diesem hermeneutischen Verstehen Grenzen gesetzt, da der „Text“ gestört und unvollständig ist. Konflikthafte Interaktionserfahrungen, die verdrängt werden müssen, stehen dem Betroffenen nicht mehr als Deutungsmuster seiner Handlungen und Äußerungen zur Verfügung und sind damit aus der sprachlichen Kommunikation ausgeschlossen, „exkommuniziert“, oder kommen nur verzerrt zum Ausdruck. Außerdem sind die *unbewußten Phantasien* meist einer kindlichen, *primärprozeßhaften* Logik verhaftet, die wir als ungeschulte Erwachsene mit unseren kognitiven Strukturen schwer nachvollziehen können. Auch die Traumdeutung, einstmals „via regia“ (Freud) zum Verständnis des Unbewußten, hat es mit einer eigenen (Sprach-)Logik zu tun. Dabei geht es nicht nur darum, die fehlenden oder entstellten Textstücke zu ergänzen bzw. zu korrigieren, sondern auch darum, den Sinn der Lücken oder Entstellungen zu hinterfragen; ja der *verdorbene Text* kann erst verstanden werden, wenn es gelungen ist, den Sinn der Entstellung aufzuklären.

„Die Tiefenhermeneutik, die Freud der philologischen Diltheys entgegensetzt, bezieht sich auf Texte, die Selbsttäuschungen des Autors anzeigen. Außer dem manifesten Gehalt (und den daran geknüpften indirekten, aber intendierten Mit-

teilungen) dokumentiert sich in solchen Texten der latente Gehalt eines dem Autor selbst unzugänglichen, entfremdeten, ihm gleichwohl zugehörigen Stückes seiner Orientierungen: Freud prägte die Formel vom ‚inneren Ausland‘, um den Charakter der Entäußerung eines dem Subjekt sehr wohl Zueigene zu treffen.“ (Habermas, 1973, S. 267 f).

Die französischen Strukturalisten um den Psychoanalytiker J. Lacan verstehen Psychoanalyse als reine Sprachanalyse, wobei hier Sprache weiter gefaßt wird und zwar als ein Geschehen, in dem sich auch unbewußte Inhalte und Intentionen ausdrücken, etwa durch Auslassungen, Negationen, Isolierungen usw. Das Subjekt teilt uns jenseits der Sprache bereits etwas von sich mit ohne es oft selbst zu wissen und zwar durch die Symbolik der Symptome; in der „Sprache des Begehrens“. Das Sprechen selbst geht demnach weit über das Bewußtsein des Sprechers hinaus. Worte oder auch Sätze können daher nicht für sich genommen werden, sondern die „Wahrheit des Wortes“ ist nur im Ganzen des (nach Lacan *imaginären*) Gesprächs und im Anklängen des eigentlich Ungesagten zu erfassen.

Nach A. Lorenzer vollzieht sich der Erkenntnisprozeß in der Psychoanalyse auf drei Ebenen; als logisches, psychologisches und szenisches Verstehen: Das logische Verstehen richtet sich auf das richtige, d.h. sinnvolle Erfassen der Aussagen des Klienten, wobei es nicht um die Tatsachenwahrheit geht, ob sie zutreffend sind, sondern um deren logische Konsistenz. Beim psychologischen Verstehen steht der Klient im Mittelpunkt und nicht der „Text“; es geht dabei um die Bedeutung der Aussagen im gegenwärtigen Erlebnisvollzug (das Verstehen des Gesprochenen steht „im Dienste des Verstehens des Sprechers“). Hier werden auch nonverbale Äußerungen herangezogen, die ebenfalls aus dem Gesamtgefüge des Gesprächs verstanden werden müssen. Beim szenischen Verstehen geht es um das Erfassen von Gestalten, von Interaktionssequenzen im Bericht des Klienten, wobei der Therapeut wieder die eigenen Interaktionsmuster als Vorannahmen heranzieht, um szenische Gestalten im Fluß der dargebotenen Bilder auszumachen. Es werden jene Wahrnehmungsmomente registriert und organisiert, die die Abfolge einer Szene konstituieren. Dabei kommt dem Therapeuten der Umstand zugute, daß sich die exkommunizierten, abgewehrten Interaktionsformen im Rahmen der „Wiederkehr des Verdrängten“ immer wieder, wenn auch in unterschiedlicher Verkleidung *in Szene setzen*:

„So sehr der Patient in seinen kognitiven wie affektiven Äußerungen, seinem Selbstverständnis sich und die anderen irreführt ..., so ‚zwanghaft‘ ehrlich ist er in der ‚Inszenierung‘ zwischenmenschlicher Beziehungen. Wiederholungszwang meint ja nichts anderes als Zwang zur unablässigen Reproduktion der neurotischen Beziehungen realiter. Der unsichtbare Trieb wird greifbar, wenn er ‚in Szene gesetzt‘ verstanden wird; dementsprechend kann das Triebgeschehen als Situationsarrangement in den konkreten Szenen erfaßt werden. Genau das muß szenisches Verstehen leisten“ (Lorenzer, 1970, S. 166).

Im Rahmen eines *horizontalen* hermeneutischen Verfahrens wird versucht, die verborgenen Interaktionsentwürfe, d.h. die subjektiven Bedeutungen der Szenen zu ermitteln. Aus der zunehmenden Kenntnis

der Gesamtstruktur der Person und ihrer inneren Lebenssituation, werden die Vorannahmen des Therapeuten korrigiert und gegen die Interaktionsmuster des Klienten ausgetauscht. Wie aber kann nun die Grenze zum Unbewußten, zur Sprachlosigkeit überwunden werden. Nach Lorenzer ist dies möglich, indem sich der Analytiker im Rahmen des *vertikalen* Verstehensprozesses als Akteur und Mitspieler auf das Interaktionsgeschehen einläßt, indem er nicht als Zuschauer aus beschaulicher Distanz – wie aus einer Theaterloge – das Drama beobachtet und kommentiert, sondern selbst die Bühne betritt und am Spiel des Klienten teilnimmt. Dabei gilt es nun, die aus der sprachlichen Kommunikation ausgeschlossenen Interaktionsformen aufzufinden und wieder der Symbolisierung zugänglich zu machen, wie z.B. auch die Mutter in der Dyade mit dem Kleinkind dessen Ausdrucksformen zu verstehen sucht, bevor es sich sprachlich verständigen kann. So wie nun die Eltern im Rahmen der sprachlichen Sozialisation die Sprachsymbole in das Interaktionsgeschehen mit dem Kind einfließen lassen, versucht auch der Therapeut die (privaten) Interaktionsformen des Klienten durch das Zusammenspiel von Übertragung und Gegenübertragung in der Dyade mit ihm, in das gemeinsame Sprachspiel hereinzuholen und zwar in der Vermittlung mit den eigenen intakten Sprachspielen als symbolisierte Interaktionsmuster.

„Im Zusammenspiel mit diesem organismischen Feld gewinnt die Sprache ihre systematisierende Kraft. Neurose als Aufspaltung des Sprachspiels läßt sich von daher kennzeichnen als Abtrennung der bewußtlos einsozialisierten nicht-sprachlich gebildeten Regeln (in der Matrix körperlicher Abläufe) und von sprachlich gefaßten Regeln. Volle Praxis ist gleich dem vollen, unaufgespaltenen Sprachspiel durch weitgehende Identität beider ausgezeichnet.“ (Lorenzer, 1974a, S. 137).

Es sind nur jene Interaktionsformen der Reflexion zugänglich, die in die sprachliche Sozialisation Eingang gefunden haben, „sei es unmittelbar als symbolische Interaktionsformen (die nun als Handlungsentwurf fungieren), sei es mittelbar als protosymbolischer Hof der symbolischen Interaktionsformen, als Randkomplexe, die nur im erweiterten Spektrum der präsentativen Symbole zum Bewußtsein kommen können“ (op. cit., S. 122). Die unbewußten Interaktionsformen, die nach Lorenzer ihren Niederschlag im organismischen Bereich haben, bewegen sich zwar außerhalb der sprachlichen Kommunikation, aber nicht außerhalb der gesellschaftlichen Interaktionsregeln und sind in Form von *Klischees* festgehalten. Sie setzen sich sowohl aus den desymbolisierten Interaktionsformen zusammen als auch aus jenen Interaktionsformen, die in der Mutter-Kind-Dyade und in der späteren Sozialisation nicht in die Sprache aufgenommen worden sind. Das bedeutet, daß das sprachlich und bewußtseinsmäßig Zugängliche wesentlich eingeschränkter ist als die Fülle einsozialisierter Interaktionsformen. Ich werde im zweiten Teil dieser Arbeit, im Abschnitt über die Neuformulierung der Metapsychologie, noch genauer darauf zurückkommen.

Demgegenüber ist das Unbewußte bei Lacan und auch bei Habermas ebenfalls sprachlich vorgegeben und strukturiert und existiert nicht in einem desymbolisier-

ten Raum. Für Habermas werden die Interaktionsformen der öffentlichen Kommunikation abgeschoben in den Bereich der „privaten Symbolsprache“, einer genetisch älteren Stufe der Paläosymbole, wie sie etwa in Träumen zum Ausdruck kommen. Sie gewinnen dadurch etwas vom Naturwüchsig-Triebhaften zurück und „die *abgespaltenen Symbole* und die *abgewehrten Motive* entfalten ihre Gewalt über die Köpfe der Subjekte hinweg ... Diese Bindung an Sinnstrukturen der Lebenswelt, so elementar sie auch sein mögen, verliert auch der vom Animalischen auf den Menschen rückübertragene Triebbegriff nicht. Es sind verbogene und abgelenkte Intentionen, die sich aus bewußten Motiven zu Ursachen verkehrt haben und das kommunikative Handeln der Kausalität naturwüchsiger Verhältnisse unterwerfen.“ (Habermas, 1973, S. 311 f). Er spricht hier von der „Kausalität des Schicksals“ und nicht der Natur, da sie durch die symbolischen Mitteln des Psychischen regiert und damit auch durch die Kraft der Reflexion bezwungen werden kann. Diese abgewehrten Interaktionsformen sind zwar aus dem lebensgeschichtlichen Kontext heraus verstehbar, nicht aber aus den allgemeinen, öffentlich anerkannten Sprachregeln.

Durch diesen vertikalen Verstehensprozeß wird die sprachliche Ebene und damit auch der Bereich des hermeneutischen Verfahrens überschritten. Es handelt sich dabei um zwei miteinander verflochtene bzw. konvergierende aber auf verschiedenen Ebenen sich abspielende Operationen; während „das szenische Verstehen des kritisch hermeneutischen Operierens im Medium der Sprache sich bewegt und nirgends anders sich bewegen kann, läßt sich die Teilhabe im Übertragungs-Gegenübertragungsspiel direkt auf die Ebene des unmittelbar lebenspraktischen Zusammenspiels ein. Beides zusammen konstituiert das, was wir *Tiefenhermeneutik* nennen.“ (Lorenzer, 1974a, S. 139).

Es war jedenfalls von Beginn der Psychoanalyse an klar, daß nicht nur das gesprochene Wort den *Interpretationstext* liefert, sondern daß stets auch die nonverbalen Äußerungen eine wichtige Rolle spielen. Dies belegt auch das folgende Zitat von S. Freud aus dem Jahre 1905:

„Wer Augen hat zu sehen und Ohren zu hören, überzeugt sich, daß die Sterblichen kein Geheimnis verbergen können. Wessen Lippen schweigen, der schwätzt mit den Fingerspitzen, aus allen Poren dringt ihm der Verrat, und darum ist die Aufgabe, das verborgendste Seelische bewußt zu machen, sehr wohl lösbar.“ (S. 148).

Andererseits ist gerade durch das Setting der klassischen Psychoanalyse die Möglichkeit einer Wahrnehmung des nonverbalen Verhaltens absichtlich stark eingeschränkt, was dem hermeneutischen Verfahren bewußt einen vorrangigen Platz vor der Verhaltensbeobachtung einräumt (unabhängig davon, welche persönlichen Gründe bei Freud ausschlaggebend gewesen sein mögen). W. Mertens weist darauf hin, daß in diesen Zusammenhang Aussagen wie „Dechiffrierung des Textes“ oder das „Aufsuchen von unbewußten Bedeutungen“ nicht darüber hinwegtäuschen dürfen, „daß der eigentliche ‚Gegenstand‘ auf den sich das Erkennen des Psychoanalytikers richtet, emotionale Austauschprozesse sind, oder – da das Emotionale im Körperlichen

wurzelt – der ‚Dialog der Körper‘ ... ist“ (1990, Bd. 2, S. 42).

Dabei wird die *Empathie* immer wieder als wichtiges Erkenntnisverfahren angeführt, d.h. die Fähigkeit das emotionale Erleben hinter den sprachlichen Äußerungen zu erfassen, oder wie C. R. Rogers schreibt, „den inneren Bezugsrahmen des anderen möglichst exakt wahrzunehmen, mit all seinen emotionalen Komponenten und Bedeutungen, gerade so als ob man die andere Person wäre, jedoch ohne jemals die ‚als ob‘-Position aufzugeben“ (1987, S. 37). Allerdings kann dieser Empathie-Begriff, in seiner unspezifischen Bedeutung, wie er etwa von Kohut oder Vertretern anderer psychotherapeutischer Schulen verwendet wird, den Forderungen nach begrifflicher Klarheit nicht genügen und ist daher für eine Verwendung in einem theoretischen Konzept in dieser Form ungeeignet. Außerdem wird durch das empathische Verstehen, ohne Einbeziehung des hermeneutischen Erkenntnisverfahrens die Gefahr einer Projektion eigener Erlebnismuster auf den Klienten verstärkt. O. Kernberg bringt es auf den Punkt, wenn er feststellt: „Empathie ist eine Voraussetzung für deutende Arbeit, nicht ihr Ersatz.“ (1979, S. 229). Rogers lehnt allerdings Interpretationen sowie jede „Technik“ im therapeutischen Dialog ab und versucht statt dessen durch die Grundeinstellungen des Therapeuten wie Empathie, Kongruenz und bedingungslose Wertschätzung die Selbstexploration des Klienten zu fördern. Dadurch gibt es in der klientenzentrierten Psychotherapie zu erkenntnisrelevanten Phänomenen, wie Übertragungs-Gegenübertragungsprozesse, keine differenzierten Annahmen oder Konzepte.

Ziel dieser Bestrebungen ist es jedenfalls eine zuverlässige Einsicht in die psychischen Prozesse des Klienten zu erhalten. Im Unterschied zur analytischen Wissenschaftstheorie kann es hier bei der Verifikation von Hypothesen nicht um objektive, vom Selbstverständnis des Objekts und der Situation unabhängige Protokollsätze gehen, die intersubjektiv überprüfbar sind. Die Bestätigung einer Annahme erfolgt im hermeneutischen Verfahren durch die Mitteilungen des „Objekts“, also des Interaktionspartners im Rahmen des gemeinsamen Dialogs, allerdings nicht auf der Ebene von Zustimmung oder Ablehnung.

„Die Instanz, an der falsche Konstruktionen scheitern können, fällt weder mit kontrollierter Beobachtung noch mit kommunikativer Erfahrung zusammen. Eine Fallinterpretation bewährt sich allein an der gelungenen Fortsetzung eines Bildungsprozesses, d.h. aber an der vollzogenen Selbstreflexion und nicht unmißverständlich daran, was der Patient sagt oder wie er sich verhält.“ (Habermas, 1973, S. 325).

Nach K. O. Apel ist eine befriedigende „empirische Verifikation“ dann gegeben, wenn der Klient nicht nur seine Symptome ablegt, sondern „wenn er im Lichte der Psychoanalyse ein tieferes Verständnis seiner Motive als existenzieller Möglichkeit erreicht“ (1964/65, S. 261).

Auch Freud hatte bereits die Vieldeutigkeit von Zustimmung oder Ablehnung des Analysanden erkannt und die methodologischen Schwierigkeiten, die dabei zu berücksichtigen sind, dargestellt:

„In seltenen Fällen erweist es sich als Ausdruck berechtigter Ablehnung; ungleich häufiger ist es [das „Nein“ des Analysan-

den] Äußerung eines Widerstandes, der durch den Inhalt der mitgeteilten Konstruktion hervorgerufen wird, aber ebenso wohl von einem anderen Faktor der komplexen analytischen Situation herrühren kann. Das Nein des Patienten beweist also nichts für die Richtigkeit der Konstruktion, es verträgt sich aber sehr gut mit dieser Möglichkeit. Da jede solche Konstruktion unvollständig ist, nur ein Stückchen des vergessenen Geschehens erfaßt, steht es uns frei anzunehmen, daß der Analytierte nicht eigentlich das ihm mitgeteilte leugnet, sondern seinen Widerspruch von dem noch nicht aufgedeckten Anteil her aufrecht hält ... aber ebensowenig lassen wir sein ‚Ja‘ gelten; es ist ganz ungerechtfertigt, uns zu beschuldigen, daß wir seine Äußerungen in allen Fällen in eine Bestätigung umdeuten ... Einen Wert hat dies Ja nur, wenn es von indirekten Bestätigungen gefolgt wird, wenn der Patient in unmittelbarem Anschluß an sein Ja neue Erinnerungen produziert, welche die Konstruktion ergänzen und erweitern. Nur in diesem Falle anerkennen wir das ‚Ja‘ als die volle Erledigung des betreffenden Punktes.“ (1937, S. 49).

Darüber hinaus ist noch eine erkenntniskritische Begründung der Tiefenhermeneutik zu leisten. R. Heim (1991) versucht dies anhand der *kommunikativen Rationalität*, wie sie von J. Habermas in seiner „Theorie des kommunikativen Handelns“ (1981) entwickelt wurde. Es geht dabei um die rationale Rekonstruktion des psychoanalytischen Dialogs, wobei eine der Sprache analoge Strukturierung des Unbewußten vorausgesetzt wird, wie dies ja bereits von Freud (1895 und 1900) sowie insbesondere von J. Lacan, J. Habermas u.a. angenommen wurde. Nur dadurch ist eine „Übersetzung“ des Unbewußten, der *Inskriptionen* als Objektvorstellungen, in die Umgangssprache möglich (vgl. auch Pohlen und Bautz-Holzherr, 1989).

## 5. Allgemeine Aussagen in der Psychotherapie (Klinische Theorie)

Nach Lorenzer erfolgt Theoriebildung dadurch, daß der Therapeut die in der Analyse immer wieder bestätigten oder auch hermeneutisch abgewandelten Vorannahmen in die (kasuistische) Diskussion einbringt und hier im hermeneutischen Feld der Analytikergemeinschaft „*typische lebenspraktische Vorannahmen*“ daraus abgeleitet und systematisiert werden zu einer „Semiotik der Sprachspiele“, d.h. daß hier die Erfahrungen der Einzelanalyse aufgehoben werden in abstraktere, allgemeinere *typische Vorannahmen*:

„Hier werden die in den Einzelanalysen hergestellten Sprachspiele systematisiert, was für die lebenspraktischen Vorannahmen bedeutet: Die notwendig jedesmal umgebildeten, weil individualisierten lebenspraktischen Vorannahmen müssen mit den abstrakteren ‚typischen‘ lebenspraktischen Vorannahmen in Verbindung gesetzt werden, damit im Wechselspiel von abstrakt und konkret die je einzelnen Sprachspiele mit dem Gesamt der lebenspraktischen Vorannahmen harmonieren. Die Analytikergruppe ist verantwortlich dafür, daß eine eventuelle folie à deux nicht dadurch zum Gruppenwahn wird, daß privatistische Momente eines subjektivistisch bornierten Verständigtseins in der Einzelanalyse bestimmend für das System der lebenspraktischen Vorannahmen insgesamt werden und so die lebenspraktischen Vorannahmen der Analytikergruppe sich absplattet vom Gesamt der in dieser Gesellschaft geltenden Interaktionsmuster.“ (1974a, S. 167).

Die Konsensbildung in der Analytikergemeinschaft verläuft noch unterhalb der Theoriediskussion und ist

das Bestreben, die einzeln analytisch modifizierten Vorannahmen in das Netz typischer lebenspraktischer Vorannahmen konsistent einzufügen. Während im hermeneutischen Feld der Einzelanalyse die Herstellung einer konkreten Sprachvermittlung erfolgt, hat in der Analytikergruppe deren „Aufhebung“ ins System „typischer lebenspraktischer Vorannahmen“ zu erfolgen. Diese sind in ihrem Grad der Abstraktheit gestaffelt, wobei das sinnlich greifbare Szenarium zunehmend in der klinischen Sprache der kasuistischen Diskussion verblaßt. Sie halten jedoch über alle Abstraktionsstufen an einer strukturellen Übereinstimmung mit den historisch-kulturell bestimmten Sprachspielen des analytischen Prozesses fest, d.h. die klinischen und auch theoretischen Aussagen haben nie jene Neutralität gegenüber geschichtlichen Prozessen, wie die nomologischer Theorien.

Allerdings stellt sich nun die Frage, ob die von Lorenzer beschriebenen verallgemeinerten lebenspraktischen Vorannahmen, die im Rahmen tiefenhermeneutischer Erkenntnisprozesse gewonnen wurden, für die Bildung eines theoretischen Rahmens oder Kategoriensystems ausreichen, oder ob dafür auch empirisch-objektive oder objektivierbare Aussagen notwendig sind, wie dies bereits von Freud und später von Hartmann (1958), Rapaport (1970) sowie Thomae und Kächele (1973) behauptet worden ist. Auch für Apel und Habermas ist beides nötig, Sprachanalyse und die psychologische Erforschung kausaler Zusammenhänge, oder wie Apel schreibt, „die dialektische Vermittlung der sozialwissenschaftlichen ‚Erklärung‘ und des historisch-hermeneutischen ‚Verstehens‘“ (1971, S. 43).

„Einzelne Hypothesen können aus dem metapsychologischen Rahmen der Interpretation gelöst und unabhängig überprüft werden. Dazu bedarf es einer Übersetzung in den theoretischen Rahmen strenger Erfahrungswissenschaften. Diese Übersetzung eliminiert freilich jenen spezifischen Zusammenhang, in dem Kovarianzen zwischen beobachtbaren Ereignissen nicht einen *naturgesetzlichen* Nexus, sondern eine durch Reflexion auflösbare Beziehung, eben einen *naturwüchsigen* Nexus bedeuten. Immerhin enthält die Freudsche Theorie Annahmen, die als Gesetzhypothesen im strengen Sinn interpretiert werden können; daraus geht hervor, daß sie auch kausale Beziehungen erfaßt.“ (Habermas, 1985, S. 322).

G. Radnitzky (1970) spricht im Anschluß an Apel von einer „quasi-naturwissenschaftlichen Vorgehensweise“, und zwar deswegen quasi-naturwissenschaftlich, weil das Resultat der naturwissenschaftlichen Einschübe instrumentalisiert und dem hermeneutischen Interesse untergeordnet ist. Damit soll beides erreicht werden, die empirisch szientistische Bewährung der psychoanalytischen Aussagen und die hermeneutische Erschließung dieser Tatsachen, oder wie K. Jaspers (1957) fordert: Verstehen muß durch objektive Daten gesichert werden. Wie allerdings diese empirisch naturwissenschaftlichen Einsprengsel in die aus dem hermeneutischen Verstehensprozeß gewonnene Theorie eingefügt werden sollen, bleibt unklar ebenso wie sie sich in der Praxis bewähren sollen, da ja die Interpretation, die aus allgemeinen Aussagen abgeleitet wird, nicht unmittelbar überprüft werden kann, sondern nur durch die Selbstreflexion des Klienten im Rahmen des therapeutischen Gesprächs. Der erfahrungswissenschaftli-

che Wert empirisch überprüfter Hypothesen ist insofern fragwürdig, da ein Zusammenhang von verursachendem Ereignis-Hypothese-Symptom grundsätzlich in der Psychotherapie nicht herstellbar ist (und auch gar nicht gewünscht wird).

„In der psychoanalytischen Rekonstruktion der Neurosenentstehung kann das *verursachende Ereignis* auch nicht umrißhaft ausgemacht werden, weil die Ebene der Ereignisbeobachtung überhaupt nicht erreicht wird. Die Rekonstruktion des Originalvorfalls ist eben keine der Rekonstruktion geschichtlicher Vorgänge vergleichbare Ermittlung realer Vorfälle, sondern immer nur eine *Rekonstruktion von Erlebnissen*, abhängig noch dazu von einer lebensgeschichtlichen Umwendung der aktuellen Interaktion ins Vergangene.“ (Lorenzer, 1974a, S. 97 f).

Psychotherapeutische Rekonstruktionen der Konfliktsituation bzw. des verursachenden Ereignisses sind Analysen der Erlebnisstruktur, bei denen die Frage nach der Ursachenkonstellation offen bleibt. Die Kausalgesetzlichkeit hat außerdem solange für die Praxis wenig Aussagekraft, als die Ursachen nur anhand gruppen- oder kulturspezifischer allgemeiner d.h. abstrakter Annahmen dingfest gemacht werden und nicht lebensgeschichtlich konkret. Rekonstruktion besteht nicht, wie Freud angenommen hat, in der Wiedererinnerung der tatsächlichen Lebenssituationen, indem einzelne Stücke, wie in seinem Bild des Archäologen, zusammengefügt bzw. ergänzt werden, sondern anhand der Manifestationen dieser Ereignisse im gegenwärtigen Erleben des Klienten. Die Psychotherapie kann gar nicht über die Subjektivität hinaus auf die realen Bedingungen zurückgreifen.

Wie können nun die „verallgemeinerten lebenspraktischen Vorannahmen“ (Lorenzer) oder die „allgemeinen Interpretationen“ (Habermas) in ein System gebracht werden, das (als Voraussetzung jeder Erfahrungswissenschaft) die klinischen Annahmen in einen theoretischen Bezugsrahmen zusammenfaßt und strukturiert, damit es sich dabei nicht um beliebige, unzusammenhängende Einzelaussagen handelt. Die verzerrten und bruchstückhaften Mitteilungen der Klienten lassen sich erst auf dem Hintergrund eines theoretischen Rahmens, einer „Erzählfolie“ ergänzen und zu einer konsistenten Geschichte zusammenfügen. Erst vor diesem kategorialen Rahmen bekommen die einzelnen Fragmente einen Sinn.

## 6. Metapsychologie

Eine Reihe von Autoren nehmen einen mehr oder weniger kontinuierlichen Übergang von den klinischen Aussagen und Theorien bis hin zur Metapsychologie an, die quasi als höchste Stufe der Abstraktion in der psychoanalytischen Theoriebildung im selben Bezugsrahmen angesiedelt ist wie die klinischen Konzepte. Dieses fundamentale Mißverständnis, das in der Psychotherapie und auch unter Psychoanalytikern verbreitet ist, führte vielfach zu heftiger Kritik bis hin zur totalen Ablehnung der Metapsychologie (Thomae und Kächele, 1973; Gill, 1977, 1984; Klein, 1976; Schafer, 1976, 1981). Tatsächlich liegen die Annahmen der Metapsychologie auf einer ganz anderen Ebene als die klinische Sprache

und entsprechen einem anderen kategorialen Rahmen (auch wenn die beiden Bereiche aufeinander bezogen sind – ohne metapsychologische Annahmen wäre eine Neurosenlehre nicht in dieser Form möglich). Dies wurde von Vertretern einer Handlungstheorie, wie etwa R. Schafer oder G. S. Klein aber auch von Autoren anderer Schulen wie Rogers verkannt, die davon ausgehen, daß die oft physikalistisch formulierten Aussagen der Metapsychologie Freuds eine Formalisierung der klinischen Aussagen darstellen. Während auf der Ebene der klinisch-phänomenologischen Aussagen nach den Gründen, Absichten und individuellen Bedeutungen von Handlungen oder Erlebnissen gesucht wird, geht es bei den metapsychologischen Konzepten Freuds darum, die Ursachen und Wirkungsmechanismen zu begreifen, wobei, entsprechend dem naturwissenschaftlichen Kausal- und Erklärungsbegriff, auf unpersonliche Strukturen und Kräfte bezogen wird.

Freud selbst sah in der Metapsychologie „die Klärung und Vertiefung der theoretischen Annahmen, die man einem psychoanalytischen System zugrundelegen könnte“ (1916/17, S. 412). Es ist der Versuch eine Psychologie zu begründen, die (in Analogie zur Metaphysik) *hinter das Bewußtsein* führt – in Abgrenzung zu den damals aktuellen deskriptiven Bewußtseinspsychologien – um den Gegenstand nicht nur interpretativ zu erfassen, sondern auch theoretisch zu begreifen. „Ich schlage vor, daß es eine *metapsychologische* Darstellung genannt werden soll, wenn es uns gelingt, einen psychischen Vorgang nach seinen *dynamischen, topischen* und *ökonomischen* Beziehungen zu beschreiben.“ (1915, S. 280 f). Der topische Gesichtspunkt wurde in der Folge durch den strukturellen ersetzt und außerdem ist hier der genetische Gesichtspunkt zu ergänzen, den Freud zwar nirgends als metapsychologisches Kriterium angeführt hat, der aber in allen psychoanalytischen Annahmen explizit enthalten ist. Über die rein phänomenologische Beschreibung und Darstellung hinaus geht es der Psychoanalyse darum, etwas über die verleugneten Intentionen oder Interaktionsmuster und die unbewußten Bedeutungszusammenhänge in Erfahrung zu bringen.

„Freuds Interpretationsrahmen können wir als Erzählfolie auffassen, auf der unterbrochene Bildungsprozesse zu einer vollständigen Geschichte ergänzt werden können. Das metapsychologische Entwicklungsmuster setzt den Arzt instand, die aus dem analytischen Gespräch gewonnenen bruchstückhaften Informationen so zusammensetzen, daß er die Erfahrung der Reflexion, deren der Patient unfähig ist, virtuell vorwegnehmen kann. Er macht Interpretationsvorschläge für eine Geschichte, die der Patient zunächst nicht erzählen kann, die sich aber erst dann verifiziert, wenn der Patient sie als seine eigene Geschichte erzählt.“ (Habermas, 1985, S. 322 f).

Streng genommen ist „Metapsychologie“ ein Sammelbegriff für verstreute, theoretische Schriften Freuds mit einer unterschiedlichen thematischen Einbettung und unterschiedlichem Abstraktionsniveau, und kein geschlossenes theoretisches System. Er spricht selbst nach über drei Jahrzehnten Auseinandersetzung mit der „Hexe Metapsychologie“ davon, daß es sich noch immer um einen „Torso“ handelt (1925, S. 85). Gemeinsam ist allen diesen Arbeiten der Versuch, die klini-

schen Erfahrungen begrifflich zu fassen und auf einer theoretischen Ebene abzubilden. Freud konnte sich dabei nicht an den deskriptiven Wissenschaften orientieren, wie etwa der Anatomie oder Biologie, wo konkrete, sinnlich wahrnehmbare Phänomene erfaßt, geordnet und katalogisiert werden; die Psychoanalyse hat sozusagen „weder Hand noch Fuß“, d.h. ihr Gegenstandsreich liegt jenseits der Erscheinungen. Er mußte daher eine „Verbildlichung für das Unbekannte“ suchen.

Es ist somit wichtig festzuhalten, daß es sich bei den metapsychologischen Darstellungen Freuds nicht um theoretische Konstrukte und Erklärungsmodelle im strengen Sinne handelt, auch wenn er es selbst z.T. so gesehen hat, sondern um Metaphern, also bildhafte Darstellungen, um seine neu entdeckten und vielfach erst ansatzweise erfaßten Phänomene zu beschreiben und zu erklären. W. H. König (1981, S. 102 f) weist darauf hin, daß Metaphern in der Wissenschaft dazu dienen, neue Erkenntnisse durch den Vergleich mit Bekanntem zu beschreiben und verständlich zu machen (vgl. auch Wurmser, 1977). Dies galt auch für die Physik, wo etwa das Phänomen des elektrischen Stroms erst mit der Entdeckung des Elektrons (1897) richtig verstanden werden konnte. Vorher wurde es durch die Metapher einer Flüssigkeit, die durch die Leitungen – wie durch Röhren – strömt, dargestellt (daher der Begriff „Strom“). Freud hat selbst auf die Gleichnishaftigkeit der Metapsychologie sowie auf ihre Vorläufigkeit hingewiesen:

„Wir haben oftmals die Forderung vertreten gehört, daß eine Wissenschaft über klaren und scharf definierten Grundbegriffen aufgebaut sein soll. In Wirklichkeit beginnt keine Wissenschaft mit solchen Definitionen, auch die exaktesten nicht. Der richtige Anfang der wissenschaftlichen Tätigkeit besteht vielmehr in der Beschreibung von Erscheinungen, die dann weiterhin gruppiert, angeordnet und in Zusammenhänge eingetragen werden. Schon bei der Beschreibung kann man es nicht vermeiden, gewisse abstrakte Ideen auf das Material anzuwenden, die man irgendwoher, gewiß nicht aus der neuen Erfahrung allein herbeigeht. (...) Sie haben also streng genommen den Charakter von Konventionen, wobei aber alles darauf ankommt, daß sie doch nicht willkürlich gewählt werden, sondern durch bedeutsame Beziehungen zum empirischen Stoffe bestimmt sind, die man zu erraten vermeint, noch ehe man sie erkennen und nachweisen kann.“ (1915, S. 284 f).

Entsprechend dem Wissen seiner Zeit und dem vorherrschenden naturwissenschaftlich-physikalistischen Denken, entstammen auch die Metapher, die Freud für seine Metapsychologie verwendet hat aus der Mechanik, der Neurophysiologie und der Hydrodynamik. Es wird von Kritikern allerdings immer wieder darauf verwiesen, daß er aufgrund dieser Herkunft und unter dem Druck der biologisch ausgerichteten Medizin, deren akademische Anerkennung er anstrebte, bestrebt war, seine an sich psychologischen Theorien und das hermeneutisch angelegte Verfahren zurückzubinden auf ein somatisches, meßbares Substrat. Dabei wird, wie M. Ehlert ausführte, übersehen, daß die Metapsychologie, wie die Psychoanalyse überhaupt, ihr Entstehen dem „szientistischen Selbstmißverständnis“ Freuds verdankte. „Freud mußte seine Entdeckungen nämlich nicht erst, wie Apfelbaum (1976, S. 678) unterstellte,

von einer hypothetischen Beobachtungssprache der klinischen Praxis (die nie existiert hat) in die ‚damals gebräuchliche Sprache der Naturwissenschaft‘ übersetzen, er hat sie vielmehr *in* dieser Sprache gemacht und wohl auch nur machen können ... Es war nicht Freuds ‚emanzipatorisches Erkenntnisinteresse‘, sondern seine unerschütterlich naturwissenschaftliche Orientierung, wie sie in der Metapsychologie ihren adäquaten Ausdruck findet, die die Entwicklung von den damals längst bekannten Formen kathartischer Heilung auf der einen und Annahmen über unbewußte Zusammenhänge auf der anderen Seite zu einer umfassenden Theorie psychischer Prozesse erzwungen hat.“ (1985, S. 1012).

Freud war damit allerdings vor das Problem gestellt, die Leib-Seele-Dichotomie, wie sie seit Descartes bestanden hat, aufzuheben. Er versuchte diese Brücke zu schlagen, indem er die seelischen Prozesse mittels der Begriffe Trieb und Triebenergie (z.B. der Libido) auf das Somatische zurückführte: somatische Energie verwandelt sich mit dem Eintritt in den psychischen Apparat in psychische Energie, wo sie statt Neuronen und Gewebe psychische Repräsentanzen besetzt, um dann wieder als physikalisch-nervöse Energie in den Körper zurückzufließen und in Form von Handlungen als Muskelenergie verbraucht zu werden. Die Psychoanalyse führt – entsprechend dem *dynamischen Gesichtspunkt* – „alle psychischen Vorgänge – von der Aufnahme äußerer Reize abgesehen – auf das *Spiel von Kräften* zurück, die einander fördern oder hemmen, sich miteinander verbinden, zu *Kompromissen* zusammentreten usw. Diese Kräfte sind ursprünglich alle von der Natur der Triebe, also organismischer Herkunft, durch ein großartiges (somatisches) Vermögen (Wiederholungszwang) ausgezeichnet, finden in affektiv besetzten Vorstellungen ihre psychische Vertretung ... Die ökonomische Betrachtung nimmt an, daß die psychische Vertretung der Triebe mit bestimmten Quantitäten Energie besetzt sind (Cathexis) und daß der psychische Apparat die Tendenz hat, eine Stauung dieser Energie zu verhüten und die Gesamtsumme der Erregungen, die ihn belasten, möglichst niedrig zu halten.“ (Freud, 1926, S. 301 f).

In den letzten Jahrzehnten hatte es daher vor allem auch von Vertretern der Psychoanalyse immer heftigere Kritik an der physikalistisch und mechanistisch formulierten Metapsychologie gegeben, ja es wurde sogar von einer „Paradigmenkrise“ im Sinne von T. S. Kuhn (1976) gesprochen und eine Revision gefordert, wenn sie nicht überhaupt für überflüssig erklärt wurde. „Es ist an der Zeit“, schrieb R. Schafer 1975, „mit der Mixtur physikochemikalischer und biologischer Begriffe der Freudschen Metapsychologie aufzuhören. Dies ist die Sprache von Kraft, Energie, Besetzung, Mechanismus und Sublimation in Kombination mit der Sprache von Funktion, Struktur, Trieb, Objekt und Anpassung.“ (S. 41). Der Mensch, der dem Analytiker gegenüber sitzt, mit seinem Selbstverständnis als aktive, handelnde und Situationen definierende Person verschwindet hinter entpersönlichten Begriffen. Für viele Kritiker ist die Metapsychologie daher ein Hindernis für den Erkenntnisprozeß und eine Irreführung bei der therapeutischen Arbeit. „Denn die Metapsychologie

sei im Grunde gar keine Psychologie“, faßt W. Mertens diese Kritik zusammen, „sondern stelle den Versuch dar, psychologische (klinische) Sachverhalte auf naturwissenschaftliche Modellvorstellungen und Annahmen zu reduzieren. Damit aber vertausche man den humanwissenschaftlichen Erkenntnisrahmen mit dem naturwissenschaftlichen – eine metabasis eis allo genos. Fragen nach dem Sinn der Symptome oder bestimmter Verhaltensweisen würden somit umgemünzt in naturwissenschaftliche Ursache-Wirkungs-Zusammenhänge; die sinnhafte Abfolge von Erlebnissen, die Suche nach Gründen gingen unter in der Konstruktion eines psychischen Apparates, in der Energie umgesetzt wird, durch Schwellen gestaut wird und an der Abfuhr in unterschiedlichem Umfang gehindert werden kann usf.“ (1981, S. 19).

Allerdings ist ein Verzicht auf die Metapsychologie und die Beschränkung auf rein psychologische Annahmen illusorisch, da bereits die Vorstellungen unbewußter Wünsche oder Konflikte, die für die klinische Theorie der Psychoanalyse von zentraler Bedeutung sind, metapsychologische Konzepte voraussetzen. Außerdem würden wir uns einer radikalen Beschränkung in unseren Erkenntnismöglichkeiten unterwerfen, wenn wir bei der Analyse von Gründen, Motiven und Bedürfnissen stehen bleiben und nicht weiter fragen würden nach den Ursachen bzw. der Ätiologie solcher Beweggründe.

Die Psychoanalyse ist, wie später noch ausgeführt wird, auf einen Bezugspunkt außerhalb ihrer klinischen Erfahrung angewiesen, will sie das falsche Bewußtsein und die entstellten Bedeutungen der Mitteilungen entschlüsseln. Die Erkenntnismöglichkeiten sind daher an diese Einbettung in das dialektische Feld zwischen hermeneutischem Verfahren der Interpretation und dem Interpretationsrahmen gebunden. Durch das Festhalten Freuds an der naturwissenschaftlichen Orientierung, „hob er auf eine lautlose, aber folgenreiche Weise die Grenze zwischen Naturwissenschaften und Kulturwissenschaften auf, stiftete er das neue Paradigma einer Wissenschaft, die man mit dem Titel einer ‚Hermeneutik des Leibes‘ versehen kann“ (Lorenzer, 1986, S. 1059).

## 7. Revisionsversuche der Freud'schen Metapsychologie

Roy Schafer hat den radikalsten Versuch unternommen, das seiner Meinung nach veraltete metapsychologische Konzept durch eine konsistent formulierte „Handlungssprache“ (action language) zu ersetzen, und ich möchte ihn daher exemplarisch für solche und ähnliche Ansätze darstellen und die Probleme aufzeigen, die sich dabei ergeben. Schafer geht davon aus, daß sich die Psychoanalyse in der Praxis mit Interpretationen von personalem Handeln beschäftigt und daher sollen diese Handlungen als Grundlage für ein theoretisches Konzept dienen. Er faßt seinen Handlungsbegriff allerdings sehr weit, indem er nicht nur sichtbares Verhalten als Handlungen betrachtet, sondern auch das Denken, Fühlen, Träumen, ja selbst sich einer Handlung enthalten ist nach ihm Handeln:

„Nach meinem Verständnis ist Handeln menschliches Verhalten, das eine Richtung hat; gemeint ist sinnvolle menschliche Tätigkeit; gemeint ist, etwas zu tun um eines Grundes willen ... Gemäß dieser Sprache sind menschliche Phänomene nur dann keine Handlungen, wenn sie körperliche Veränderungen ... sind, die als normale oder pathologische neurophysiologische Prozesse ablaufen ... Sie haben keine Gründe. Es sind Geschehnisse.“ (1982, S. 70 f).

Was bei Schafer in Frage gestellt wird, sind nicht die im hermeneutischen Verfahren gewonnenen klinischen Erkenntnisse der Psychoanalyse, sondern es ist die Sprache, in der sie dargestellt und systematisiert werden. In Anlehnung an Wittgenstein begreift er Sprache als „einen Kanon an Regeln, mittels dessen solche Dinge gesagt werden, die eine Realitätssicht oder eine spezifische Welt erzeugen und mitteilen“ (Schafer, 1982, S. 4). Eine Theorie über einen bestimmten Objektbereich wird somit durch die sprachlichen Aussagen darüber erzeugt und mitgeteilt, wobei die Sprache, in denen diese Aussagen gemacht werden, an einen Regelkanon gebunden sind: die „Grammatik“ der Sprache, die als eine Art Metasprache anzusehen ist und die „die Auswahl und den Gebrauch von Termini und das Formulieren und Zusammenfügen von Propositionen“ im jeweiligen Kontext bestimmt (op. cit., S. 362).

Mit seiner „neuen Sprache für die Psychoanalyse“ versucht er vor allem die beiden Hauptfehler der *Reifizierung* und *Anthropomorphisierung* zu vermeiden, die Freud eingehen mußte, um den Widerspruch zwischen den klinisch-psychologischen und den naturwissenschaftlich-metapsychologischen Aussagen zu überbrücken; d.h. es müssen einzelne Instanzen oder Strukturelemente des psychischen Apparats so behandelt werden als seien sie Individuen mit eigenen Wünschen, Bedürfnissen und Absichten. Auf diese Weise zerfällt die Person in eine Anzahl mehr oder weniger eigensinniger, aufsässiger und weisungsgebundener „Homunculi“. So werden etwa dem „Ich“ Eigenschaften und Fähigkeiten einer intelligenten Person zugeschrieben; es nimmt wahr, entscheidet, vermittelt, sieht voraus usw. oder der Sexualtrieb sucht sich seine Objekte, drängt ins Bewußtsein, bedroht das „Ich“ u. dgl. Damit sind für Schafer die Sprachregeln des psychodynamischen Konzepts „einem mechanischen Universum entnommen, das von dem zufälligen Zusammenspiel von Kräften regiert und in der Sprache der Physik Newtons beschrieben wird ... Entsprechend der Newtonschen Sichtweise ändert sich nichts ohne die Einwirkung von Kräften ... sie präsentiert die Person als Maschine.“ (op. cit., S. 202).

Entsprechend seiner Voraussetzung, daß nur eine konsistente Sprache eine gültige Theorie gewährleistet, versucht Schafer nun durch zwölf Hauptregeln die Sprache der Psychoanalyse so zu normieren, daß sie nichts *prinzipiell* Falsches mehr sagen kann. So sind für alle psychischen Prozesse und Reaktionen, wie eben Handlungen nur mehr aktiv gebrauchte Verben zulässig; Substantiva und Adjektiva sind in diesem Zusammenhang verboten und als Subjekte sind nur konkrete Personen möglich nicht aber Eigenschaften, Erlebnisse usw. Man kann also nicht sagen, jemand *hat* oder *besitzt* ein bestimmtes Merkmal oder Gefühl,

da damit suggeriert wird, es handelt sich dabei um ein reales Phänomen: Angst oder Trauer sind kein Gegenstand oder Wesen, das man besitzen kann, sondern eine Handlung – man ängstigt sich oder trauert. Man kann daher auch nicht mehr von einem „starken Ich“ oder „dynamischen Unbewußten“ sprechen. Auch räumliche Vorstellungen sind ausgeschlossen, weshalb es keine „Verinnerlichung“ oder „Identifikation“ geben kann oder auch keine Begriffe wie „intrapsychisch“, da sie Raummetapher implizieren (im Inneren von was?).

Eine weitere Regel Schafers besteht darin, daß er von Menschen nur noch als von Handelnden sprechen will und nicht von Behandelten oder (Er-) Leidenden, denn jeder hat die Möglichkeit sich zu entscheiden und ist daher auch für sein Handeln verantwortlich. Er möchte damit vor allem den subjektiven Anteil des Menschen an der Gestaltung seiner Lebensumstände herausarbeiten. Dabei geht er allerdings von dem Ideal einer vollständig integrierten Persönlichkeit aus, der die Gründe für ihr Handeln zugänglich sind. Außerdem wird der soziale und materielle Kontext vernachlässigt, der die Möglichkeit und Bedingungen für die Handlungen bereitstellt. Auch der genetische Aspekt kann mit diesem Konzept nicht entsprechend berücksichtigt werden: Entwicklung, Identifizierung, Reifung werden reduziert auf „eine Veränderung der Art, wie wir uns selbst verstehen“ (1982, S. 96).

Es stellt sich nun die Frage, wie Schafer mit diesen Sprachregeln psychische Strukturen oder Prozesse darstellen kann. Um räumliche Vorstellungen und Substantialisierungen zu vermeiden, muß er konsequenterweise Begriffe wie „Unbewußtes“, „Verdrängtes“ oder Strukturen wie „Ich“, „Es“ usw. vermeiden:

„Von einer psychischen Struktur aber sprechen wir hier, weil wir, in Metaphern denkend, uns die Seele als eine Gegebenheit aus Orten, Strömungen, Mengen, Schranken und Wechselwirkungen ausmalen – kurz, als eine räumliche Größe, die andere, lokalisierbare Größen und Prozesse in sich enthält. Diese Auffassung kann man, sobald man sie einmal explizit gemacht hat, als die archaische Erfindung erkennen, die sie ist.“ (Schafer, 1982, S. 98).

Schafer bietet anstelle der psychischen Strukturen die Unterscheidung in „öffentliche“ und „private“ Handlungen, wobei letztere alle jene „Handlungen“ darstellen, die nicht mitgeteilt werden; das bewußt oder unbewußt Geheimgehaltene oder Übergangene:

„Das dynamisch Unbewußte bezeichnet zwei Klassen von Handlungen. Die eine Klasse umfaßt diejenigen Handlungen, die man selbst ausführt, die man jedoch aus Gründen persönlicher Bequemlichkeit fehlerhaft beobachtet und als etwas anderes auffaßt ...“ (wie z.B. etwas ist aus einem unglücklichen Zufall passiert oder aus Versehen usw.). Die zweite Klasse von Handlungen sind jene, „die man tun würde, wenn man sich nicht durch Gegenhandlungen davon abhielte. Hier finden wir die sogenannten Triebhandlungen, die man ... in der Handlungssprache ... konditionale oder ‚würde‘-Handlungen“ bezeichnet.“ (op. cit., S. 188).

Damit wird das Konzept des Unbewußten überflüssig, da er entsprechende Handlungen, Gedanken, Phan-

tationen usw. als „private Handlungen“ definiert, die unbewußterweise ausgeführt werden. Auch das Es wird auf einen bestimmten Handlungsmodus reduziert, zu einer „Art erotisch oder aggressiv zu handeln, die insofern mehr oder weniger infantil ist, als sie irrational, ungerregelt und ungehemmt ist, ohne Rücksicht auf Folgen und Widersprüche, ganz und gar egozentrisch ...“ (1982, S. 136). Außerdem müssen nach Schafer Handlungen symbolisch darstellbar sein, d.h. sie sind an Sprache gebunden (entsprechend der These von Wittgenstein: „die Grenzen meiner Sprache bedeuten die Grenzen meiner Welt“; 1960, 5.6). Das bedeutet, daß die desymbolisierten psychischen Prozesse, wie das Verdrängte oder Entstellte, ausgeklammert bleiben. Damit versperrt er sich selbst den Zugang zu den tieferen Schichten der menschlichen Psyche. Wenn nun aber Verdrängung und das Unbewußte negiert und der Unterschied zwischen Bewußtem und Unbewußtem aufgehoben wird, so sind damit die wesentlichsten Grundlagen der Metapsychologie in Frage gestellt. Auch der Triebbegriff wird entleert und an seine Stelle die „Würde-Handlungen“ gesetzt, ein nach Schafer irrationaler Handlungsmodus, der seine Funktion als Antriebsquelle verliert. Dies wird dadurch vielleicht verständlicher, wenn man in Betracht zieht, daß Schafer ein Schüler Hartmanns ist, dessen „Ich-Psychologie“ sich vorwiegend an der Deutung von Abwehrvorgängen orientiert und die Ich-Anteile betont. Andererseits wendet er sich gegen das metapsychologische Konzept Hartmanns, der wie Rapaport versuchte, Psychoanalyse als Naturwissenschaft vom Seelischen zu etablieren und die Metapsychologie als eine Art von Physikersatz mißverstand.

Damit aber muß bei Schafer die Person zugunsten der Handlungen in den Hintergrund treten, ja sie wird reduziert auf ein „Repertoire von Handlungen und Handlungsmodi“ und den Charakter einer Person beschreibt er als „jene Handlungen, die Menschen typischerweise ausführen“ (1979, S. 875). Um nun das Problem zu umgehen, die Person zu differenzieren, ihr eine Struktur zu geben, muß er sie als bloße Voraussetzung von Handlungen ausklammern: denn „verfahrensstrategisch halte ich es für zulässig, ‚die Person‘ als einen der nicht weiter hinterfragten Ausgangspunkte meiner Diskussion zu setzen“ (1976, S. 217). Obwohl Schafer angetreten ist, den Menschen wieder ins Zentrum der Betrachtungen zu rücken, bleibt dieser außerhalb des Bezugssystems seiner Handlungssprache:

„Aus der Not entleert er den Begriff der Person und macht ihn zum abstrakten Rahmen, dem jeder soziale Gehalt fehlt. Daneben setzt er das Reich der Handlungen, die von ihrem Begriff her all die Bestimmungen tragen, die dem der Person entzogen wurden. Der Zusammenhang beider Begriffe wird per Dekret gebildet, da die Herstellung eines reflektierten Bezugs den selbst gesteckten Rahmen von Schafers Theorie sprengen würde. Die Handlungen können nicht mehr an sich aufweisen, woher sie ihren Sinn bezogen haben, und die Person als Person, nämlich als etwas Unterschiedenes von Handlungen, weiß mit den ihr zugeschriebenen Handlungen nicht umzugehen, da sie keinen inneren Bezug zu ihnen haben kann, außer sie versteht sich unreflektiert als identisch mit ihnen.“ (Schönle, 1981, S. 143 f).

Der Begriff der Person ist allerdings aus der Psychoanalyse nicht wegzudenken, da es doch in erster Linie darum geht die Identität und die Kontinuität des Menschen, sowie seine Entwicklung mittels Selbstreflexion und Integration unbewußter Anteile zu fördern. Es gibt bei Schafer auch keinen Hinweis auf das Zusammenwirken von menschlicher Natur bzw. körperlichen Prozessen und den psychischen Vorgängen, da der Bereich der „Geschehnisse“ wie etwa hormonelle Abläufe, Reifungsprozesse, Muskelreflexe usw. ebenfalls außerhalb seiner theoretischen Bezugsrahmen bleibt. Dabei ist ein Selbstverständnis der Person ohne Reflexion auf die menschliche Natur als Basis und Bedingung unserer Subjektivität nicht möglich.

Wie verschiedene Autoren feststellen (Schönle, 1981; Ehlert, 1985; Schmidt-Heller, 1993), lehnt Schafer nicht nur die Metapsychologie ab, sondern jegliche Theorie, da er weder Ursachen von Handlungen zuläßt noch Verallgemeinerungen. Nach A. Frank (1979) erreicht er nur den Abstraktionsgrad klinischer Verallgemeinerungen in der Sprache der Klienten bzw. Alltagssprache. Er kann daher nicht mehr leisten als Klassen von Handlungen aufzulisten ohne sie zu erklären. Er mißversteht offensichtlich, daß die Strukturen des psychischen Apparates nicht den Menschen darstellen, sondern eine Modellkonstruktion, anhand der Hypothesen über die psychischen Prozesse und ihre Wirkmechanismen systematisch nachgezeichnet werden. Nach W. W. Meissner ist es gerade Aufgabe einer Theorie, „hinter die Erscheinungen zu blicken und ein als real existierend vorgestelltes hypothetisches Gebilde im Denken zu entwerfen, dessen Gehalt und innere Dynamik dem beobachtbaren Verhalten entspricht. Die Konstruktion solcher hypothetischen Entitäten dient der Absicht, ein Vehikel zur Annäherung und für das Verständnis der realen Struktur des Untersuchungsgegenstandes zur Verfügung zu haben.“ (1979, S. 100). Aufgrund seiner ausführlichen Analyse der Handlungssprache Schafers weist Meissner darauf hin, daß sie aufgrund ihrer Apriori die Erkenntnisse der Psychoanalyse nicht angemessen darstellen kann:

„Es wird gerade die Qualität der Erfahrung des Analysanden vernachlässigt, der Trieb und Impulse als etwas außerhalb der Reichweite seiner Kontrolle Stehendes erlebt, der Konflikte in einer spannungsgeladenen und quälenden Art erfährt, dessen Affekte oft mit einer quasi-unabhängigen Natur ausgestattet sind, die ihm das Gefühl gibt, zu leiden und Spielball ihrer Macht zu sein, und dessen Abwehrkräfte und Widerstände in einem unbewußten Terrain sich bewegen, das nicht mehr seinen bewußten Intentionen und Überlegungen zugänglich ist. All dies zählt auch zum Bereich der unumstößlichen Daten der Psychoanalyse und verdient erklärt zu werden, und gehört nicht einfach nur wegdefiniert.“ (1979b; zit. n. Schönle, 1981, S. 159).

Dies mag auch der Grund dafür sein, daß die Darstellungen Schafers bisher kaum aufgegriffen und weitergeführt worden sind, obwohl sich auch im deutschen Sprachraum eine Reihe von Autoren damit auseinandergesetzt hat (vgl. vor allem Argelander, 1975; Mertens, 1977; Haffner-Marti, 1979; Schönle, 1981; Ehlert, 1985). Auch C. R. Rogers, der selbst von der Psychoanalyse, insbesondere von den Neo-Freudianern stark beeinflusst worden ist, hat die Theorie Freuds als „deterministisch“



und „mechanistisch“ abgelehnt, obwohl er zentrale Annahmen der Metapsychologie übernommen hat, wie das Konzept des Unbewußten oder der Konflikte (auch wenn er es nicht explizit formuliert hat; vgl. J. Finke, 1989, 1994) sowie der Abwehrprozesse usw. oder auch Begriffe wie Übertragung, Widerstand, Projektion, Rationalisierung u.dgl. (Stam und Lahmann, 1980; Neidenbach, 1982).

Daneben gibt es Versuche, die Metapsychologie im Sinne der Systemtheorie oder Kybernetik neu zu formulieren. Auch damit wird der dynamische Aspekt durch informations- und systemtheoretische Konzepte neutralisiert. Außerdem können diese Theorien aufgrund ihres hohen Abstraktionsgrades auf eine Reihe von Wissenschaften angewandt werden, und zwar vor allem auch deshalb, da sie nur die strukturellen und prozeßhaften Aspekte berücksichtigen, und damit die Metapsychologie ihres Inhalts entleeren (M. M. Gill und P. S. Holzman, 1976; A. Frank, 1979; Schmidt-Hellerau, 1993).

## 8. Hermeneutik und Energetik

Als das zentrale epistemologische Problem für die psychoanalytische Theorie tritt die Frage auf, wie die auf den ersten Blick sich ausschließenden Sprach-, Denk- und Sichtweisen von psychologischer Theorie und hermeneutischem Verfahren auf der einen und den naturwissenschaftlichen Konzepten auf der anderen Seite zueinander stehen, bzw. dieser „Theorie-Mix“ erkenntnistheoretisch zu begreifen ist. Für Freud selbst war das Verhältnis dieser beiden Bereiche offenbar kein Problem, zumindest hat er sich in seinen Schriften nicht explizit damit auseinandergesetzt. Er hat, wie Habermas feststellt, zwar eine neue *Humanwissenschaft* begründet, aber in ihr stets eine *Naturwissenschaft* gesehen. Es war vor allem der französische Philosoph, Paul Riccoer, der dieses offene erkenntnistheoretische Problem ausführlicher behandelt und versucht hat, diese beiden Sprachen in Beziehung zueinander zu setzen und den Realismus der Metapsychologie zu begründen. Für ihn macht diese Dialektik von Hermeneutik und Energetik, diese „gemischte Rede“ das Spezifische der Psychoanalyse aus, das sie befähigt, die Vordergründigkeit und die Entstellungen des (falschen) Bewußtseins zu erkennen und zur emanzipatorischen Selbstreflexion des Einzelnen wie letztlich auch der Gemeinschaft (im Sinne einer emanzipatorischen Sozialwissenschaft) beizutragen. Ihr Gegenstand ist, wie M. Jeron im Anschluß an Habermas schreibt, „genau dasjenige, was jenseits der ‚natürlichen Kompetenz umgangssprachlicher Kommunikation‘ und des dazugehörigen hermeneutischen Bewußtseins liegt: die für das Subjekt und die Anderen unverständlichen Lebensäußerungen, die eben unverständlich aufgrund der systematisch verzerrten alltäglichen Kommunikation sind.“ (1981, S. 185). Sie stellt damit jene Bewußtseinsphilosophien und -psychologien in Frage, die die von Husserl hervorgehobene Differenz zwischen dem apodiktischen Cogito und dem inadäquaten unmittelbaren Bewußtsein unberücksichtigt lassen.

Eine Eliminierung einer der beiden Bereiche würde nach Riccoer das erkenntnistheoretische Problem nicht lösen sondern nur vermeiden. Gerade die (Re-) Kon-

struktion der Lebensgeschichte, d.h. die Aufhebung der Entstellungen und Desymbolisierungen erfordert eigene Begriffe und Interpretationstechniken, die über das hermeneutische Verfahren hinausgehen, wie bereits dargestellt wurde. Psychoanalytische Praxis, d.h. Erforschung und Behandlung psychischer Phänomene ist daher immer gleichzeitig ein Verstehen der Bedeutungen des Mitgeteilten als auch ein Erklären mit Hilfe metapsychologischer Konstrukte, „... denn nur sie erlauben“, wie Jeron weiter feststellt, „eine halbwegs einleuchtende Antwort auf die wesentliche Frage, wie denn abgespaltene Symbolisierungen und verdrängte Motive im Sprachbereich erklärbar ‚ihre Gewalt über die Köpfe der Subjekte hinweg (entfalten)‘.“ (Jeron, 1981, S. 185).

Wie kann nun eine Kritik der Grundbegriffe und Konzepte aussehen, die das Bewußtsein des Menschen selbst in Frage stellen? Nach Riccoer ist dies nur in einem Kantschen Sinne möglich, und zwar als eine Reflexion der Bedingungen der Gültigkeit dieser Konzepte. Dabei erscheinen die metapsychologischen Begriffe als „Möglichkeitsbedingungen“ analytischer Erfahrung, die das Feld der Interpretationen, den neuen Gegenstandsbereich, bestimmen. Die Bedingungen der Möglichkeit der Erkenntnis sind nach Kant durch die Erfahrung begründet, die auf Kategorien (den reinen Verstandesbegriffen) basieren und die es ermöglichen Ordnung in das Chaos von Sinneseindrücken zu bringen; d.h. wir können nicht die „Dinge an sich“, d.h. so, wie sie wirklich sind, erfassen, sondern uns nur Vorstellungen, „Ideen“ davon bilden, entsprechend unseren Wahrnehmungsmodalitäten und Denkkategorien. Diese Annahme führt jedoch nicht zu einem Subjektivismus, sondern Kant geht von einer allgemeinen Gesetzmäßigkeit der Vernunft aus, der *transzendentalen Subjektivität*, die dem Erkenntnisvermögen zugrundeliegt und damit auch Erkenntnis im Sinne kommunikativer, intersubjektiver Verständigung ermöglicht (vgl. Cassirer, 1977, S. 162).

Auch Freud hat auf diese Bedingtheit unserer Erkenntnismöglichkeit hingewiesen und beschreibt die Darstellung der unbewußten Seelentätigkeit „als die Fortsetzung der Korrektur, die Kant an unserer Auffassung der äußeren Wahrnehmung vorgenommen hat. Wie Kant uns gewarnt hat, die subjektive Bedingtheit unserer Wahrnehmung nicht zu übersehen, und unsere Wahrnehmung nicht für identisch mit dem unerkennbaren Wahrgenommenen zu halten, so mahnt die Psychoanalyse, die Bewußtseinswahrnehmung nicht an die Stelle des unbewußten psychischen Vorgangs zu setzen, welcher ihr Objekt ist. Wie das Physische, so braucht auch das Psychische nicht in Wirklichkeit so zu sein, wie es uns erscheint. Wir werden uns aber mit Befriedigung auf die Erfahrung vorbereiten, ... daß das innere Objekt minder unerkennbar ist als die Außenwelt.“ (1915, S. 270).

Nach Riccoer hat die psychoanalytische Theorie vor allem die Aufgabe, die Deutungsarbeit in den Dienst des Wunsches zu stellen. Von daher begründet (und begrenzt) sie alle Begriffe dieses metapsychologischen Feldes: „Die Konzeptionen der analytischen Theorie sind die Begriffe, die es zu erarbeiten gilt, um die analytische

Erfahrung ordnen und systematisieren zu können; ich nenne sie die Möglichkeitsbedingungen einer Semantik des Wunsches. Als solche, nicht jedoch als theoretische Begriffe einer Beobachtungswissenschaft, können und müssen sie kritisiert, verbessert, auch zurückgewiesen werden.“ (Ricoeur, 1969, S. 384 f).

Wünsche kommen oft nur verzerrt oder indirekt bzw. durch symbolische Darstellungen zum Ausdruck. Es kann also in der Psychoanalyse nicht nur um eine unmittelbare, vordergründige Sinnhaftigkeit gehen, sondern um eine Verschiebung in den Bereich der verdeckten Seite der Symbole, der unmittelbaren Wünsche. Die Aufdeckung der Wünsche ist nach Ricoeur nur durch eine „Archäologie des Subjekts“ möglich, die die tieferen Schichten der Persönlichkeit und die dieser zugrundeliegenden „menschlichen Natur“ mit einbezieht.

Ricoeur illustriert die Verbindung von Hermeneutik und Energetik anhand des Traumes, der nach Freud einen Wunsch bzw. eine Wunscherfüllung darstellt. Damit enthält er beides: zum Einen die Bedeutung, den Sinn, der in der Traumdarstellung enthalten ist und erst durch die Deutungsarbeit entschlüsselt werden kann und zum Anderen die Energie, die die Verdrängung, Verstellung und Zensurierung bewirkt. Vor allem am Begriff der „Zensur“ wird die Verbindung der beiden Dimensionen deutlich; die der Zeichen und Bedeutungen des „Textes“, dem sie Leerstellen, Auswechslungen, Abschwächungen aufnötigt, und die der Kraft und Energie, durch die Wünsche unterdrückt und abgewehrt werden: „... in der Idee der Zensur sind die beiden Sprachsysteme so eng miteinander verschmolzen, daß man einerseits sagen muß, die Zensur verfälsche einen Text nur dann, wenn sie eine Kraft unterdrückt, und andererseits, sie unterdrücke eine unliebsame Kraft nur dadurch, daß sie ihren Ausdruck stört“ (Ricoeur, 1969, S. 105).

Ein Kritikpunkt an der Metapsychologie Freuds ist vor allem auch der „Realismus“ oder „Naturalismus“ der Begriffe und Konstrukte. Ricoeur versucht nun diesen Realismus anhand des „Trieb“-Begriffs zu begründen. Dieser Begriff verbindet bei Freud nicht nur – wie bereits ausgeführt – den Bereich des Somatischen mit dem Psychischen, sondern auch das hermeneutische Verfahren mit dem naturwissenschaftlichen Konzept. Er ist Repräsentanz einer unbekannt organischen Energie und zugleich stellt er das dar, was repräsentiert wird, nämlich Vorstellungen und Affekte. Er ist außerdem nur durch diese psychischen Repräsentanzen faßbar. So schreibt Freud dazu: „Ein Trieb kann nie Objekt des Bewußtseins werden, nur die Vorstellung, die ihn repräsentiert. Er kann aber auch im Unbewußten nicht anders, als durch die Vorstellung repräsentiert sein. Würde der Trieb sich nicht an eine Vorstellung heften oder nicht als ein Affektzustand zum Vorschein kommen, so könnten wir nichts von ihm wissen. Wenn wir aber doch von einer unbewußten Triebregung oder einer verdrängten Triebregung reden, so ist dies eine harmlose Nachlässigkeit des Ausdrucks. Wir können nicht anderes meinen als eine Triebregung, deren Vorstellungsrepräsentanz unbewußt ist ...“ (1915, S. 274 f).

Die „Realität“ der metapsychologischen Konzeption wird damit nur durch das hermeneutische Verfahren

konstituiert und existiert nur in bezug auf die psychoanalytische Methode. Das hermeneutische Bewußtsein stellt damit den Rahmen (die Möglichkeitsbedingung) für die „Realität der Topik“ der Metapsychologie dar. Darin vollzieht sich gleichsam der hermeneutische Zirkel im Wechsel zwischen den „Tatsachen“ des Psychischen, die von der psychoanalytischen Theorie konstituiert werden und das Feld der Interpretationen darstellen, und ein auf dieses Feld sich beziehendes hermeneutisches Bewußtsein (Jeron, 1981, S. 183).

Trotz der heftigen Kritik, besonders in den letzten Jahrzehnten, hat die Theorie Freuds ihren heuristischen Wert behalten und zu einer fruchtbaren Auseinandersetzung geführt. Allerdings wird sich die „produktive Orthodoxie“ (A. Schmidt, 1988) darin bewähren müssen, daß die grundlegenden psychoanalytischen Begriffe erkenntniskritisch geklärt und weiterentwickelt werden.

Mertens schreibt in diesem Zusammenhang: „Ohne eine grundlegende Reflexion über die wissenschafts- und erkenntnistheoretischen Voraussetzungen, über die theorie-immanenten Aprioris bleiben alle Modifikationsversuche jedoch dürftige Revisionen innerhalb des bestehenden Paradigmas Descartescher Provenienz.“ (1981, S. 43).

Im zweiten Teil dieser Arbeit werden neuere Konzepte, die in letzter Zeit die Diskussion um Ergänzungen oder Modifikationen der Theorie der Psychotherapie bestimmt und prädigmenbildende Forschungsansätze geschaffen haben, auf ihren möglichen Beitrag hin untersucht, den sie zur Theoriebildung leisten können.

## Literatur

- Adorno ThW, et al (Hrsg) (1972) Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie. Neuwied, Berlin
- Albert H (1969) Traktat über kritische Vernunft. Mohr, Tübingen
- Albert H (1970) Theorie, Verstehen und Geschichte. Zt Allgem Wissenschaftstheorie 1: 3–23
- Apel KO (1964/65) Die Entfaltung der „sprachanalytischen“ Philosophie und das Problem der „Geisteswissenschaften“. Phil Jahrb 72: 239–289
- Apel KO (1971) Szientistik, Hermeneutik, Ideologiekritik. Entwurf einer Wissenschaftslehre in erkenntnisanthropologischer Sicht. In: Habermas J, et al (Hrsg) Hermeneutik und Ideologiekritik. Suhrkamp, Frankfurt/Main, S 7–44
- Apfelbaum B (1976) Rezension von R. Schafer. A new language for psychoanalysis. Bull Menn Clinic 40: 675–697
- Argelander H (1975) Buchbesprechung von Schafer R: Aspects of internalization. New York (dtsh.: Psyche [1968] 29: 580–581)
- Aschenbach G (1984) Erklären und Verstehen in der Psychologie. Bock und Herchen, Bad Honnef
- Bastine R (1992) Psychotherapie. In: Bastine R (Hrsg) Klinische Psychologie, Bd 2. Kohlhammer, Stuttgart, S 179–301
- Bastine R, Fiedler P, Grawe K, Schmidtchen S, Sommer G (Hrsg) (1982) Grundbegriffe der Psychotherapie. Edition Psychologie – VCH-Verlag, Weinheim
- Bernfeld S (1944) Freud's earliest theories and the school of Helmholtz. Psychoanal Quat 3: 341–362 (dtsh.: Psyche [1981] 5: 435–455)
- Caspar F (1993) Im Streit um die richtige Sicht der Wirkksamkeitsforschung. Psychother Forum 1: 96–99
- Cassirer E (1977) Kants Leben und Lehre. Wissenschaftl. Buchgesellschaft, Darmstadt

- Cicourel AV (1964) *Method and measurement in sociology*. Glencoe (dtisch.: *Methode und Messung in der Soziologie* [1970]. Suhrkamp, Frankfurt/M)
- Cremerius J (1984) *Vom Handwerk des Psychoanalytikers: Das Werkzeug der psychoanalytischen Technik*. Fromann-Holzboog, Stuttgart Bad Cannstatt
- Denzin NK (1970) *The research act*. In: Manis JG, Meltzer BN (eds) *Symbolic interaction – a reader in social psychology*. Allyn & Bacon, Boston, pp 76–92
- Dilthey W (1968) *Gesammelte Schriften*. Stuttgart
- Eckartsberg R v (1973) *On experimental methodology*. In: Giorgi A, et al (eds) *Duquesne studies in phenomenological psychology*, vol 1. Duquesne University Press, Pittsburgh, pp 66–79
- Eckert J (1993) *Zur Begutachtung der psychotherapeutischen Verfahren im „Forschungsgutachten“ zum Psychotherapeutengesetz*. *Psychother Forum* 1: 87–91
- Ehlert M (1985) *Handlungssprache und Metapsychologie. Überlegungen zu R. Schafers „neuer Sprache“ für die Psychoanalyse*. *Psyche* 39: 981–1020
- Fiedler P (1994) *Störungsspezifische und differentielle Indikation: Gemeinsame Herausforderung der Psychotherapieschulen oder: Wann ist endlich Schluß mit dem Unsinn der Konkurrenz?* *Psychother Forum* 2: 20–29
- Finke J (1989) *Das Konzept „Unbewußt“ und die klientenzentrierte Psychotherapie*. *Jb Personzentri Psychol Psychoth* 1: 120–130
- Finke J (1994) *Ist die Gesprächspsychotherapie ein konfliktzentriertes Verfahren? Anmerkungen zum Inkongruenz-Begriff*. *GwG Zt* 94: 6–9
- Foucault M (1974) *Die Ordnung des Diskurses*. Hanser, München
- Foucault M (1977) *Sexualität und Wahrheit*. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Frank A (1979) *Two theories or one? or none?* *J Am Psa Ass* 27: 169–207
- Freud S (1900) *Traumdeutung*. GW, Bd 2 (Gesammelte Werke, 18 Bde.) S. Fischer, Frankfurt/M, 1960–68
- Freud S (1905) *Meine Ansicht über die Rolle der Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*. GW, Bd 5. S. Fischer, Frankfurt/M, S 147–159
- Freud S (1915) *Das Unbewußte*, GW, Bd 10. S. Fischer, Frankfurt/M, S 263–303
- Freud S (1916/17) *Metapsychologische Ergänzungen zur Traumlehre*. GW, Bd 10. S. Fischer, Frankfurt/M, S 411–426
- Freud S (1925) *Selbstdarstellung*. GW, Bd 14. S. Fischer, Frankfurt/M, S 31–96
- Freud S (1926) *Psycho-Analysis*. GW, Bd 14. S. Fischer, Frankfurt/M, S 297–307
- Freud S (1930) *Das Unbehagen in der Kultur*. GW, Bd 14. S. Fischer, Frankfurt/M, S 419–506
- Freud S (1933) *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*. GW, Bd 15. S. Fischer, Frankfurt/M
- Freud S (1937) *Konstruktionen in der Analyse*. GW, Bd 16. S. Fischer, Frankfurt/M, S 43–56
- Freud S (1938) *Abriß der Psychoanalyse*. GW, Bd 17. S. Fischer, Frankfurt/M, S 63–139
- Freud S, Breuer J (1895) *Studien über Hysterie*. GW, Bd 1. S. Fischer, Frankfurt/M, S 75–312
- Gadamer HG (1965) *Wahrheit und Methode*. Mohr, Tübingen
- Garfield SL (1986) *Research on client variables in psychotherapy*. In: Garfield SL, Bergin AE (eds) *Handbook of psychotherapy and behavior change*. Wiley, New York, pp 213–256
- Gill M (1977) *Psychic energy reconsidered – discussion*. *J Am Psa Ass* 25: 581–597
- Gill M (1984) *Die Metapsychologie ist keine Psychologie*. *Psyche* 38: 961–992
- Gill MM, Holzman PS (eds) (1976) *Psychology versus metapsychology. Psychoanalytic essays in memory of G. Klein*. *Psychol Issues Monogr*, vol 36. New York
- Grawe K (1976) *Indikation und spezifische Wirkung von Verhaltenstherapie und Gesprächstherapie. Eine Untersuchung an phobischen Patienten. Differentielle Psychotherapie I*. Huber, Bern
- Grawe K (1982) *Indikation in der Psychotherapie*. In: Bastine R, et al (Hrsg) *Grundbegriffe der Psychotherapie*. Edition Psychologie – VCH-Verlag, Weinheim, S 171–178
- Grawe K (1988) *Psychotherapeutische Verfahren im wissenschaftlichen Vergleich*. *Prax Psychother Psychosom* 33: 153–167
- Grawe K, Caspar F, Ambühl H (1990) *Differentielle Psychotherapieforschung: Vier Therapieformen im Vergleich*. *Zt Klin Psychol* 19/4
- Grawe K, Donat R, Bernauer F (1994) *Psychotherapie im Wandel. Von der Konfession zur Profession*. Hogrefe, Göttingen
- Groeben N (1986) *Handeln, Tun, Verhalten als Einheiten einer verstehend-erklärenden Psychologie*. Francke, Tübingen
- Groeben N, Westermeyer H (1975) *Kriterien psychologischer Forschung*. Juventa, München
- Habermas J (1971) *Technik und Wissenschaft als „Ideologie“*. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Habermas J (1973) *Erkenntnis und Interesse*. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Habermas J (1981) *Theorie des kommunikativen Handelns*. 2 Bde. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Habermas J (1985) *Zur Logik der Sozialwissenschaften*. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Habermas J, Luhmann N (1971) *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie*. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Habermas J, Hendrich D, Taubes J (Hrsg) (1971) *Hermeneutik und Ideologiekritik*. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Hartmann H (1927) *Die Grundlagen der Psychoanalyse*. Thieme, Leipzig
- Hartmann H (1958) *Psychoanalysis as a scientific theory*. Vortrag, gehalten vor dem Second Annual of the New York Inst. of Phil.; veröffentlicht in: Hartmann H (1964) *Essay on ego psychology*. University Press, New York
- Hautzinger M (1993) *Zur Wirksamkeit von Psychotherapie – Auszüge aus dem „Forschungsgutachten“ der Bundesregierung von Meyer, Richter, Grawe, v. d. Schulenburg und Schulte* (1991). *Psychother Forum* 1: 83–86
- Heim R (1991) *Habermas, Freud und die Rationalität. Die Psychoanalyse im Brennpunkt der Theorie des kommunikativen Handelns*. *Psyche* 45: 561–589
- Hempel CG (1965) *Aspects of scientific explanation*. Free Press, New York
- Holzkamp K (1972) *Kritische Psychologie*. Fischer, Frankfurt/M
- Hutterer R (1993) *Zur Anerkennung psychotherapeutischer Methoden und Ausbildungseinrichtungen*. *Psychother Forum* 1: 130–132
- Jandl-Jäger E, Presslich-Titscher E (1993) *Psychotherapieforschung zwischen Politik und Erkenntnis*. *Psychother Forum* 1: 92–95
- Jaspers K (1957) *Plato, Augustin, Kant*. Piper, München
- Jeron M (1981) *Hermeneutik und Energetik – Zur Interpretation der Psychoanalyse durch Paul Roccoer*. In: Mertens W (Hrsg) *Neue Perspektiven der Psychoanalyse*. Kohlhammer, Stuttgart Berlin Köln, S 161–196
- Kächele H (1992) *Psychoanalytische Therapieforschung 1930–1990*. *Psyche* 46: 259–285
- Kernberg OF (1979) *Some implications of the object relations theory for psychoanalytic technique*. *J Am Psa Ass* 27: 207–239
- Klein GS (1976) *Psychoanalytic theory. An exploration of essentials*. Int. University Press, New York
- König WH (1981) *Zur Neuformulierung der psychoanalytischen Metapsychologie: Vom Energie-Modell zum Informations-Konzept*. In: Mertens W (Hrsg) *Neue Perspektiven der Psychoanalyse*. Kohlhammer, Stuttgart, S 83–123
- Kuhn TS (1976) *Die Struktur wissenschaftlicher Revolutionen*. Suhrkamp, Frankfurt/M

- Kwiatkowski E (1980) Psychotherapie als subjektiver Prozeß. Für eine sozialwissenschaftliche Konzeption der Gesprächspsychotherapieforschung. Beltz, Weinheim Basel
- Lang H (1986) Die Sprache und das Unbewußte. Jacques Lacans Grundlegung der Psychoanalyse. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzen P (1968) Wie ist Objektivität in der Physik möglich? In: Lorenzen P (Hrsg) Methodisches Denken. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzer A (1970) Sprachzerstörung und Rekonstruktion. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzer A (1974a) Die Wahrheit der psychoanalytischen Erkenntnis. Ein historisch-materialistischer Entwurf. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzer A (1974b) Wittgensteins Sprachspiel-Konzept in der Psychoanalyse. Psyche 28: 833–852
- Lorenzer A (1986) Emanzipation und Methode. Psyche 40: 1051–1062
- Manis JG, Meltzer BN (eds) (1972) Symbolic interaction – a reader in social psychology. Allyn and Bacon, Boston
- Mead GH (1934) Mind, self, society. Chicago (dtsh.: Geist, Identität und Gesellschaft [1968] Suhrkamp, Frankfurt/M)
- Mead GH (1967) The philosophy of the act. Chicago (dtsh.: Philosophie der Sozialität [1968] Suhrkamp, Frankfurt/M)
- Meissner WW (1979) Critique of concepts and therapy in the action language approach to psychoanalysis. Int J Psychoanal 60: 291–310
- Meyer AE (1990) Eine Taxonomie der bisherigen Psychotherapieforschung. Zt Klin Psychol 19: 287–291
- Mertens W (1981) Krise der psychoanalytischen Theorie? In: Mertens W (Hrsg) Neue Perspektiven der Psychoanalyse. Kohlhammer, Stuttgart Berlin Köln, S 13–82
- Neidenbach N (1982) Eine vergleichende Betrachtung von Gesprächspsychotherapie und Psychoanalyse. In: Howe J (Hrsg) Integratives Handeln in der Gesprächspsychotherapie. Beltz, Weinheim Basel
- Paul GL (1967) Strategy of outcome research. J Consult Psychol 31: 109–118
- Passett P (1991) Das obligat widersprüchliche Verhältnis des psychoanalytischen Denkens zum Zeitgeist. Ein Plädoyer für die wiederzugewinnende Souveränität des psychoanalytischen Denkens. Psyche 45: 193–222
- Paul GL (1967) Strategy of outcome research. J Consult Psychol 31: 109–118
- Piaget J (1973) Das moralische Urteil beim Kinde. Frankfurt/M
- Pohlen M, Bautz-Holzherr M (1989) Der psychoanalytische Diskurs. Das Freudische Subjekt in der Analyse. Psyche 43: 481–505
- Popper KR (1966) Logik der Forschung. Mohr, Tübingen
- Radnitzky G (1970) Contemporary schools of metascience. Akademiförlaget, Göteborg New York
- Rapaport D (1970) Die Struktur der psychoanalytischen Theorie. Klett, Stuttgart
- Rawl ML (1979) Schafer's „action language“. A questionable alternative to metapsychology. Int J Psychoanal 60: 455–565
- Ricoeur P (1969) Die Interpretation. Ein Versuch über Freud. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Rogers CR (1957) The necessary and sufficient conditions of therapeutic personality change. J Consult Psychol 21: 95–103
- Rogers CR (1987) Eine Theorie der Psychotherapie, der Persönlichkeit und der zwischenmenschlichen Beziehungen. Entwickelt im Rahmen des klientenzentrierten Ansatzes. GwG-Verlag, Köln
- Rogers CR (1973) Die Entwicklung der Persönlichkeit, Klett, Stuttgart
- Rubinstein B (1965) Psychoanalytic theory and the mind-body-problem. In: Greenfield NS, Lewis WC (eds) Psychoanalysis and current biological thought. University of Wisconsin Press, Milwaukee, pp 35–56
- Sauer J (1993) Zur Wirksamkeit klientenzentrierter Psychotherapie. Psychother Forum 1: 67–80
- Schafer R (1975) Psychoanalysis without psychodynamics. Int J Psa 56: 41–55
- Schafer R (1976) A new language for psychoanalyses, New Haven London (dtsh.: Eine neue Sprache für die Psychoanalyse [1982] Klett, Stuttgart)
- Schafer R (1979) Character, ego-syntonicity, and character change. J Am Psa Ass 27: 867–891
- Schafer R (1981) Handeln in der psychoanalytischen Deutung und Theorie. Psyche 35: 875–926
- Schafer R (1985) Die Handlungssprache – eine Alternative zur Metapsychologie. Psyche 39: 961–980
- Schmidt A (1988) Schwierigkeiten einer philosophischen Freud-Rezeption. Psyche 42: 392–405
- Schmidt W (1981) Struktur, Bedingungen und Funktionen von Paradigmen und Paradigmenwechsel. Lang, Frankfurt Bern
- Schmidt-Hellerau C (1993) Freuds Metapsychologie – Überbau oder Fundament? Psyche 47: 1–30
- Schönle O (1981) Die Konzeption Roy Schafers und ihr Resultat, die „action language“. In: Mertens W (Hrsg) Neue Perspektiven der Psychoanalyse. Kohlhammer, Stuttgart Berlin Köln, S 124–160
- Seiffert H (1970) Einführung in die Wissenschaftstheorie. 2 Bde. Beck, München
- Seiffert H (1992) Einführung in die Hermeneutik. Francke, Tübingen
- Sluneko T (1994) Plädoyer für einen Grundlagendiskurs in der Psychotherapieforschung. Psychother Forum 2: 128–136
- Stam I, Lahmann F (1980) Carl R. Rogers. In: Rattner J (Hrsg) Wandlungen der Psychoanalyse. Europa Verlag, Wien, S 165–186
- Thomae H, Kächele H (1973) Wissenschaftstheoretische und methodologische Probleme der klassisch-psychoanalytischen Forschung. Psyche 27: 205–268
- Topitsch E (Hrsg) (1968) Logik der Sozialwissenschaften. Kiepenheuer und Witsch, Köln Berlin
- Wurmser L (1977) A defense of the use of metaphor in analytic theory formation. Psa Quart 46: 466–498

**Korrespondenz:** Dr. Hermann Spielhofer, Josefstädter Straße 35, A-1080 Wien, Österreich.

*Hermann Spielhofer, Dr. phil., Jahrgang 1946, klinischer Psychologe und Psychotherapeut; seit 1978 in verschiedenen Einrichtungen der Psychiatrie tätig sowie in freier Praxis. Arbeitsschwerpunkte: Therapeutische Konzepte in extramuralen psychiatrischen Einrichtungen, frühe narzißtische Störungen, theoretische und wissenschaftstheoretische Fragestellungen in der Psychotherapie.*